



## Bien Plus Qu'un Charpentier par Josh McDowell

Préface .....	1
EN QUOI JESUS EST-IL SI DIFFERENT? .....	2
MAITRE, MENTEUR, OU MEGALOMANE? .....	8
QUE DIRE DE LA SCIENCE? .....	12
LES RECITS BIBLIQUES SONT-ILS DIGNES DE FOI? .....	14
QUI MOURRAIT POUR UNE FABLE? .....	21
A QUOI BON UN MESSIE MORT? .....	26
SAVEZ-VOUS CE QUI ARRIVA A SAUL? .....	28
PEUT-ON RETENIR UN HOMME DE BIEN?.....	32
LE VRAI MESSIE EST PRIE DE SE PRESENTER!.....	36
N'Y AURAIT-IL PAS QUELQUE AUTRE MOYEN? .....	40
IL A CHANGE MA VIE.....	42
Questions .....	48

### Préface

Il y a bientôt deux mille ans qu'au sein d'une petite communauté juive, Jésus fit son entrée dans la race humaine. Il était membre d'une famille pauvre, d'un groupe minoritaire et habitait l'un des plus petits pays du monde. Il vécut environ trente-trois années, dont seules les trois dernières englobaient son ministère public.

Pourtant, presque partout, l'on se souvient encore de lui. La date de notre quotidien, ou la date de copyright d'un manuel classique d'université attestent que la vie de Jésus fut l'une des plus remarquables jamais vécues.

L'on demandait à H. G. Wells, « qui avait laissé l'impression la plus permanente dans l'histoire ? ». Il répondit que si l'on en jugeait d'après des standards historiques: « ce critère mettrait Jésus à la première place ».

L'historien Kenneth Latourette a dit: « A mesure que les siècles s'écourent, les évidences s'accumulent selon lesquelles Jésus, à en juger par son effet sur l'histoire, demeure celui dont la vie fut la plus influente sur cette planète. Il semble que cette influence ne fait que croître. » D'Ernest Renan nous tenons l'observation suivante: « Jésus fut le plus grand génie religieux qui ait jamais vécu. Sa beauté est éternelle et son règne ne prendra jamais fin. Jésus est à tous égards unique, et rien ne peut lui être comparé. Toute l'histoire est incompréhensible sans le Christ. »

## EN QUOI JESUS EST-IL SI DIFFÉRENT ?

Je m'entretenais récemment avec un groupe de personnes à Los Angeles, et j'ai demandé: « A votre avis, qui est Jésus-Christ? » La réponse fut: « Un grand leader religieux ». Je suis d'accord. Jésus-Christ était un grand leader religieux, mais je crois qu'il était bien plus encore.

Les hommes et les femmes à travers les âges ont été divisés sur la question: « Qui est Jésus? » Pourquoi tant de conflits à propos d'un seul individu? Pourquoi son nom, plus que celui d'aucun autre leader religieux, suscite-t-il de l'irritation? Comment se fait-il que l'on puisse parler de Dieu sans que personne ne s'en émeuve, mais qu'à la seule allusion à Jésus, les gens, si souvent, veulent clore la conversation? Ou se mettent sur la défensive? J'ai mentionné quelque chose concernant Jésus à un chauffeur de taxi londonien; aussitôt il m'a dit: « je n'aime pas discuter de religion, et surtout pas de Jésus ».

En quoi Jésus est-il différent d'autres leaders religieux? Pourquoi les noms de Bouddha, Mahomet ou Confucius n'offensent-ils pas les gens? Parce qu'ils ne se sont pas targués d'être Dieu, alors que Jésus l'a fait. C'est ce qui le rend si différent des autres leaders religieux.

Il ne fallut pas longtemps à ceux qui connaissaient Jésus pour s'apercevoir qu'il émettait des prétentions stupéfiantes quant à sa personne. Il devint clair qu'il prétendait, à juste titre, être plus qu'un simple prophète ou un docteur de la loi. De toute évidence, il s'attribuait la divinité. Il se présentait comme la seule voie d'accès à une relation avec Dieu, la seule source de pardon des péchés et le seul moyen de salut.

Voilà qui, aux yeux de bien des gens, est trop exclusif, trop étroit pour qu'ils acceptent d'y croire. Cependant, la question n'est pas ce que nous voulons bien penser ou croire, mais plutôt ce que Jésus prétendait être.

Qu'en disent les textes du Nouveau Testament? Nous entendons souvent l'expression « la divinité de Christ ». Cela signifie que Jésus-Christ est Dieu.

A. H. Strong, dans un ouvrage, définit Dieu comme « l'esprit infini et parfait dans lequel toutes choses trouvent leur source, leur subsistance et leur fin ». Cette définition de Dieu est vraie pour tous les théistes, y compris les musulmans et les juifs. Le théisme enseigne que Dieu est personnel et que l'univers fut conçu et créé par lui. Dieu, présentement, le maintient et le gouverne. Le théisme chrétien ajoute un point supplémentaire à la définition ci-dessus: « et qui fut incarné en Jésus de Nazareth ».

En fait, Jésus-Christ est un nom et un titre. Le nom de Jésus est dérivé de la forme grecque du nom de Ieshua ou Josué qui signifie «Jéhovah Sauveur» ou «l'Éternel sauve». Le titre de Christ est dérivé du mot grec pour Messie (ou de l'hébreu Mashiah, Daniel 9:26) et veut dire «oint». L'emploi du titre de «Christ» sous-entend deux fonctions: celles de roi et de prêtre. Son titre ratifie que Jésus est le prêtre et le roi promis dans les prophéties de l'Ancien Testament. Cette assertion est l'un des domaines-clés permettant une juste compréhension de Jésus et du christianisme.

Le Nouveau Testament présente clairement Christ comme Dieu. Les noms s'appliquant à Christ, dans le Nouveau Testament, sont tels qu'ils ne pourraient convenir à quelqu'un qui ne serait pas Dieu. Par exemple, Jésus est appelé Dieu dans la phrase suivante: « ... en attendant la bienheureuse espérance, et la manifestation de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur, le Christ-Jésus» (Tite 2:13; cf Jean 1:1; Hébreux 1:8; Romains 9:5; 1 Jean 5:20, 21). Les Écritures lui attribuent des caractéristiques qui ne peuvent être vraies que pour Dieu. Jésus est présenté comme existant par lui-même (Jean 1:4; 14:6), omniprésent (Matthieu 28:20; 18:20), omniscient (Jean 4:16; 6:64; Matthieu 17:22-27), omnipotent (Apocalypse 1:8; Luc 4:39-55; 7:14, 15; Matthieu 8:26, 27) et possédant la vie éternelle (1 Jean 5:11, 12, 20; Jean 1:4).

Jésus recevait l'honneur et l'adoration qui revenaient à Dieu seul. Confronté à Satan, Jésus dit: «Il est écrit: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à lui seul tu rendras un culte» (Matthieu 4:10). Pourtant, Jésus était adoré comme Dieu (Matthieu 14:33; 28:9), et parfois même demandait à être adoré comme Dieu (Jean 5:23; cf Hébreux 1:6; Apocalypse 5:8-14).

La plupart des disciples de Jésus étaient des Juifs pieux qui croyaient en un seul vrai Dieu. Ils étaient monothéistes jusqu'à la moelle, néanmoins ils le reconnaissaient comme Dieu incarné.

Paul, par son éducation rabbinique poussée, était encore moins disposé à attribuer la divinité à Jésus, à adorer un homme originaire de Nazareth, et à l'appeler Seigneur. C'est pourtant exactement ce qu'il fit. En disant ce qui suit, il reconnaissait l'Agneau de Dieu (Jésus) comme Dieu: «Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour faire paître l'Église de Dieu qu'il s'est acquise par son propre sang» (Actes 20:28).

Pierre, après que Christ lui ait demandé qui il était, confessa: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant» (Matthieu 16:16). Jésus ne répondit pas à la confession de Pierre en corrigeant sa conclusion, mais en reconnaissant sa validité et sa source: «Tu es heureux, Simon, fils de Jonas; car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux» (Matthieu 16-17).

Marthe, une amie intime de Jésus, lui déclara: «je crois que tu es le Christ (le Messie), le Fils de Dieu» (Jean 11:27). Il y eut également Nathanaël, qui ne croyait pas que quelque chose de bon puisse venir de Nazareth. Il reconnut que Jésus était «le Fils de Dieu... le roi d'Israël» (Jean 1:49).

Pendant qu'on lapidait Etienne, il «pria et disait: Seigneur Jésus, reçois mon esprit!» (Actes 7:59). L'auteur de l'épître aux Hébreux appelle Christ Dieu lorsqu'il écrit: «Mais au Fils il dit: Ton trône, ô Dieu est éternel» (Hébreux 1:8). Jean-Baptiste annonça par ces paroles la venue de Jésus: «l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et il vint une voix du ciel: Tu es mon Fils bien-aimé, objet de mon affection» (Luc 3:22).

Puis, bien sûr, nous avons la confession de Thomas, mieux connu comme le «douteur». C'était peut-être un étudiant gradué. Voici ce qu'il dit: «Si je ne mets pas mon doigt à la place des clous... je ne croirai pas». Je me reconnais en Thomas. Il disait: «Dites donc, ce n'est pas tous les jours que quelqu'un ressuscite d'entre les morts ou prétend être Dieu incarné. Il me faut des preuves.» Huit jours après, une fois que Thomas avait fait part aux autres disciples de ses doutes concernant Jésus, «Jésus vint, les portes étant fermées, et debout au milieu d'eux, il leur dit: Que la paix soit avec vous! Puis il dit à Thomas: Avance ici ton doigt, regarde mes mains, avance aussi ta main et mets-la dans mon côté; et ne sois pas incrédule, mais crois! Thomas lui répondit: Mon Seigneur et mon Dieu! Jésus lui dit: Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!» (Jean 20:26-29). Jésus accepta que Thomas le reconnaisse comme Dieu. Il reprit Thomas pour son incrédulité, non pour son adoration.

Un critique pourrait objecter que toutes ces références concernent ce que d'autres ont dit de Christ, et non ce que Christ a dit de lui-même. L'accusation habituellement rencontrée dans les salles de classe, c'est que Christ était incompris de ceux de son temps, comme il l'est de nos jours. En d'autres termes, Jésus, en fait, ne prétendait pas être Dieu.

Pour ma part, je pense le contraire et crois que la divinité de Christ émane directement des pages du Nouveau Testament. Les références abondent, et leur sens est clair. Un homme d'affaires qui sondait les Ecritures afin de vérifier si oui ou non Christ disait être Dieu, déclara: «Pour lire le Nouveau Testament sans en conclure que Jésus prétendait être divin, il faudrait être aussi aveugle qu'un homme sorti par une journée claire, et affirmant qu'il ne peut voir le soleil.»

Dans l'Evangile selon Jean, nous voyons une confrontation entre Jésus et certains Juifs. Ce qui l'avait provoquée était la guérison par Jésus d'un paralytique le jour du sabbat, et l'ordre qu'il lui avait donné de ramasser son grabat et de marcher. «C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait cela pendant le sabbat. Mais Jésus leur répondit: Mon Père travaille jusqu'à présent. Moi aussi je travaille. A cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu» (Jean 5:16-18).

Vous me direz peut-être: «Voyons, Josh, je peux déclarer: Mon père travaille jusqu'à présent, et moi aussi je travaille. Et alors? Cela ne prouve rien.» Chaque fois que l'on étudie un document, l'on doit prendre en considération la langue, la culture, et particulièrement la ou les personnes concernées. Dans le cas présent, la culture est juive et les personnes à qui Jésus s'adresse sont des conducteurs religieux juifs. Voyons comment les Juifs ont compris les remarques de Jésus il y a deux mille ans, dans leur propre culture. «A cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant ainsi lui-même égal à Dieu» (Jean 5:18). Pourquoi une réaction aussi violente?

La raison est que Jésus avait dit mon Père, et non notre Père, avant d'ajouter «travaille jusqu'à présent». En utilisant ces deux expressions, Jésus se faisait lui-même égal à Dieu, s'associant à son activité. Les Juifs n'appelaient pas Dieu «mon Père». Ou s'ils le faisaient, ils ajoutaient le qualificatif «qui est aux cieux». Pourtant, ce n'est pas ce que Jésus avait fait. Il avait émis une prétention sur laquelle les Juifs ne pouvaient se méprendre, en appelant Dieu «mon Père». Jésus sous-entendait également que pendant que Dieu travaillait, lui, le Fils travaillait aussi. Encore une fois, les Juifs comprenaient l'implication qu'il était le Fils de Dieu. Comme

résultat de cette déclaration, la haine des Juifs augmenta. Alors qu'ils avaient surtout cherché à le persécuter, à ce moment, ils commencèrent à vouloir le tuer.

Jésus non seulement prétendait être égal avec Dieu, l'appelant son Père, mais encore, il soutenait qu'il était un avec le Père. Lors de la fête de la Dédicace, à Jérusalem, Jésus fut abordé par quelques chefs religieux Juifs qui lui demandèrent s'il était le Christ. Jésus conclut les observations qu'il leur fit par ces mots: «Moi et le Père, nous sommes un» (Jean 10:30). «Les Juifs ramassèrent de nouveau des pierres pour le lapider. Jésus reprit et leur dit: je vous ai fait voir beaucoup d'oeuvres bonnes venant du Père. Pour laquelle de ces oeuvres me lapidez-vous? Les Juifs lui répondirent: Ce n'est pas pour une oeuvre bonne que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu» (Jean 10:31-33).

L'on peut se demander quelle était la raison d'une réaction si vive quand Jésus déclara être un avec le Père. L'étude du grec fait apparaître dans cette expression une implication intéressante. L'helléniste A. T. Robertson écrit qu'en grec le mot «un» est neutre, non masculin, et ne signifie pas un par la personne ou par l'intention, mais plutôt un par «l'essence ou la nature». Puis il ajoute: «Cette affirmation tranchante couronne les prétentions de Christ concernant la relation entre le Père et lui-même (le Fils). Celles-ci soulèvent chez les Pharisiens une colère incontrôlable.»

Il devient donc évident que dans l'esprit de ceux qui entendirent cette déclaration, il était indubitable que Jésus prétendait être Dieu. Aussi, Leon Morris, directeur de Ridley College à Melbourne, écrit-il que «les Juifs ne pouvaient voir dans les paroles de Jésus autre chose qu'un blasphème, et se mirent en devoir de prendre en main le jugement. La Loi établissait que le blasphème était passible de lapidation (Lévitique 24:16). Mais ces hommes ne permettaient pas à la loi de suivre son processus normal. Ils ne préparaient pas une mise en accusation pour que les autorités puissent prendre les mesures requises. Dans leur fureur, ils s'apprêtaient à être tout à la fois juges et bourreaux.»

Jésus est menacé de lapidation pour blasphème. Les Juifs comprenaient assurément son enseignement, mais nous pouvons nous demander, s'ils s'arrêtèrent à considérer si ses prétentions étaient fondées ou non. Jésus parlait continuellement de lui-même comme étant un, par essence et par nature, avec Dieu. Il affirmait audacieusement: «Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père» (Jean 8:19); «Celui qui me contemple, contemple celui qui m'a envoyé» (Jean 12:45); «Celui qui a de la haine pour moi a aussi de la haine pour mon Père» (Jean 15:23); «afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (Jean 5:23); etc. Ces références montrent indiscutablement que Jésus se considérait comme plus qu'un simple homme et bien plutôt comme égal à Dieu. Ceux qui disent que Jésus était seulement plus proche de Dieu ou plus intime avec lui que d'autres, auraient besoin de réfléchir à cette déclaration qu'il fit: «Si vous ne m'honorez pas comme vous honorez le Père, vous nous déshonorez tous deux. »

Lors d'une conférence que je présentais dans une classe de littérature à l'université de West Virginia, un professeur m'interrompit et dit que le seul Evangile où Jésus ait prétendu être Dieu était l'Evangile de Jean, qui fut le dernier écrit. Puis il affirma que l'Evangile de Marc, le plus ancien des quatre, ne mentionnait nulle part les prétentions de Jésus à la divinité. Il était évident que cet homme n'avait jamais lu Marc, ou alors n'avait pas prêté grande attention à ce qu'il lisait.

En réponse, je le renvoyai à l'Évangile de Marc, où Jésus se déclarait capable de pardonner les péchés. «Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique: Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés» (Marc 2:5; voir également Luc 7:48-50). D'après la loi juive, c'était là quelque chose que seul Dieu pouvait faire; Esaïe 43:25 limite cette prérogative à Dieu seul. Les scribes demandèrent: «Comment celui-là parle-t-il ainsi? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul?» (Marc 2:7). Alors, Jésus les interrogea sur ce qui était le plus facile: dire «Tes péchés te sont pardonnés» ou dire «Lève-toi et marche».

Selon un commentaire biblique, c'est là «une question à laquelle on ne peut répondre. Les deux assertions sont aussi simples à faire; mais mettre l'une ou l'autre en pratique requiert la puissance divine. Bien entendu, un imposteur voulant éviter d'être démasqué trouverait la première plus facile. Jésus se mit en devoir de guérir la maladie afin de faire savoir qu'il avait autorité pour en traiter la cause.» Sur ce, le voilà accusé de blasphème par les leaders religieux. Lewis Chafer écrit que «nul au monde n'a autorité pour pardonner les péchés, ni le droit de le faire. Nul ne pouvait pardonner les péchés sauf celui contre lequel tous avaient péché. Lorsque Christ pardonnait les péchés, comme assurément il le faisait, il n'exerçait pas une prérogative humaine. Puisque nul, si ce n'est Dieu, ne peut pardonner les péchés, la démonstration est concluante: Christ, parce qu'il pardonnait les péchés, est Dieu.»

Ce concept du pardon m'a longtemps tracassé, parce que je ne le comprenais pas. Un jour, dans une classe de philosophie, pour répondre à une question sur la divinité de Christ, je citai les versets de Marc mentionnés plus haut. Un maître de conférence fit objection à ma conclusion selon laquelle le pardon de Christ démontrait sa divinité. Il dit qu'il pouvait pardonner à quelqu'un sans que cela démontre qu'il prétendait être Dieu. Comme je réfléchissais à ce qu'il disait, je compris soudain pourquoi les leaders religieux avaient réagi contre Christ. Bien sûr, l'on peut dire «je te pardonne», mais il appartient à l'offensé seul de le faire. En d'autres termes, si vous péchez contre moi, je puis vous dire «je vous pardonne». Or, ce n'est pas cela que Jésus fit. Le paralytique avait péché contre Dieu le Père, et c'est alors que Jésus, de sa propre autorité, dit: «Tes péchés te sont pardonnés». Certes, nous pouvons pardonner les offenses que nous subissons, mais personne, d'aucune manière, ne peut pardonner les péchés commis contre Dieu, si ce n'est Dieu lui-même. C'est ce que Jésus fit.

Pas étonnant si les Juifs réagirent quand un charpentier de Nazareth émit une prétention aussi audacieuse. Ce pouvoir qu'a Jésus de pardonner les péchés est un exemple frappant où il exerce une prérogative n'appartenant qu'à Dieu.

En outre, dans l'Évangile de Marc, nous avons le récit du jugement de Jésus (14:60-64). Ce procès est l'une des références les plus claires aux prétentions de Jésus à la divinité. «Alors le souverain sacrificateur se leva au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus et dit: Ne réponds-tu rien? Qu'est-ce que ces gens témoignent contre toi? Jésus garda le silence et ne répondit rien. Le souverain sacrificateur l'interrogea de nouveau et lui dit: Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni? Jésus répondit: «Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Tout-Puissant et venant sur les nuées du ciel. Alors, le souverain sacrificateur déchira ses vêtements et dit: Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? Tous le condamnèrent comme passible de mort.»

D'abord, Jésus ne répondit pas, aussi le souverain sacrificateur lui fit prêter serment (j'en suis heureux). A la question: «Es-tu le Christ, le Fils de Dieu?» il répondit: «Je le suis».

Une analyse de la déposition de Christ montre qu'il prétendait être (1) le Fils du Dieu Béni, (2) celui qui serait assis à la droite du Tout-Puissant, et (3) le Fils de l'homme qui viendrait sur les nuées du ciel. Chacune de ces affirmations est incontestablement messianique. L'effet cumulatif des trois est significatif. Le Sanhédrin, la cour suprême juive, retint les trois points, et le souverain sacrificateur réagit en déchirant ses vêtements et en disant: «Qu'avons-nous encore besoin de témoins?» Ils l'avaient finalement entendu dire eux-mêmes. Il était condamné par les paroles de sa propre bouche.

Robert Anderson souligne: «Nulle évidence confirmative n'est plus convaincante que celle de témoins hostiles, et le fait que le Seigneur ait émis des prétentions à la divinité est incontestablement établi par l'action de Ses ennemis. Il faut nous rappeler que les juifs n'étaient pas une bande de sauvages ignorants, mais un peuple hautement cultivé et intensément religieux; ce fut sur cette accusation même, sans une seule voix contraire, que Sa mort fut prononcée par le Sanhédrin, leur grand Conseil national, composé des plus éminents de leurs leaders religieux, parmi lesquels des hommes comme Gamaliel et son illustre élève Saul de Tarse. »

Il est donc clair que c'est là le témoignage que Jésus désirait porter concernant lui-même.

Nous voyons aussi que les Juifs comprirent sa réponse comme une affirmation de sa divinité. Dès lors, ils étaient confrontés à cette alternative: ou ses assertions sont des blasphèmes, ou alors il est Dieu. Ses juges virent clairement la conclusion; si clairement, en fait, qu'ils le crucifièrent, puis le raillèrent, parce qu'il «s'est confié en Dieu... car il a dit: je suis Fils de Dieu» (Matthieu 27:43).

Voici la signification, selon H. B. Swete, du geste du souverain sacrificateur déchirant ses vêtements: «La loi interdisait au souverain sacrificateur de déchirer ses vêtements pour des problèmes d'ordre privé (Lévitique 10:6; 21:10), mais lorsqu'il faisait fonction de juge, il était tenu, par la coutume, d'exprimer de cette façon son horreur à l'égard de tout blasphème proféré en sa présence. Le soulagement du juge embarrassé est manifeste. Si aucune preuve certaine et digne de foi ne paraissait prêt d'être établie, désormais cette nécessité avait trouvé sa solution: le prisonnier s'était lui-même incriminé.»

Nous entrevoyons que ce procès n'était pas un procès ordinaire, ainsi que le fait valoir le juriste Irwin Linton: «Unique parmi les procès criminels est celui où non les actions, mais l'identité de l'accusé est en question. L'accusation criminelle portée contre Christ, la confession ou le témoignage ou plutôt l'acte en présence de la cour par lequel il fut déclaré coupable, son interrogatoire par le gouverneur romain, l'inscription et la proclamation sur sa croix à l'heure de son exécution, tout cela ne traite que de la seule question de la véritable identité et dignité de Christ : Que pensez-vous de Christ? De qui est-il le Fils?»

Maître Gaynor, juge du tribunal de New York, dans son allocution sur le procès de Jésus, soutient que le blasphème était la seule charge relevée contre lui. Il dit : «Il ressort clairement de tous les Evangiles que le prétendu crime pour lequel Jésus fut jugé et déclaré coupable était celui de blasphème: «... Jésus s'était prévalu d'un pouvoir surnaturel, ce qui pour un être humain était un blasphème» (il cite Jean 10:33). (Gaynor fait allusion ici à «Jésus se faisant lui-même Dieu», non à ce qu'il dit à propos du temple.)

Dans la plupart des procès, les gens sont jugés pour ce qu'ils ont fait; ce n'est pas vrai dans le cas de Christ. Jésus fut jugé pour ce qu'il était.

Le procès de Jésus devrait suffire à démontrer de manière convaincante qu'il a confessé sa divinité. Ses juges en témoignent. Mais en outre, le jour de la crucifixion, ses ennemis reconnurent qu'il prétendait être Dieu venu en chair. «Les principaux sacrificateurs, avec les scribes et les anciens, se moquaient aussi de lui et disaient : Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même! Il est roi d'Israël, qu'il descende de sa croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu; que Dieu le délivre, s'il l'aime. Car il a dit: Je suis le Fils de Dieu» (Matthieu 27:41-43).

## **MAITRE, MENTEUR, OU MEGALOMANE?**

Les claires prétentions de Jésus à la divinité balayent la thèse commune des sceptiques qui ne voient en lui qu'un homme bon et moral, ou un prophète qui a dit beaucoup de choses profondes. Cette conclusion a trop souvent passé pour la seule acceptable aux yeux des érudits, ou pour le résultat évident du processus intellectuel. L'ennui, c'est que- bien des gens hochent la tête en signe d'approbation sans jamais voir le caractère fallacieux d'un tel raisonnement.

Pour Jésus, ce que les hommes et les femmes croyaient de lui était d'une importance fondamentale. Parler comme Jésus l'a fait et émettre des prétentions comme les siennes ne peut pas conduire à la conclusion qu'il n'était qu'un homme bon et moral ou un prophète. Cette latitude de pensée n'est offerte à personne, et il n'a jamais été dans l'intention de Jésus qu'elle le fût.

C.S. Lewis, qui fut professeur à l'Université de Cambridge et autrefois agnostique, a très clairement compris cette question. Voici ce qu'il écrit: «J'essaie ici d'empêcher quiconque de dire cette chose insensée que les gens disent souvent de lui: je suis prêt à accepter Jésus comme un grand maître de morale, mais je n'accepte pas sa prétention d'être Dieu. Il ne faut pas dire cela. Un homme qui ne serait qu'un simple homme et qui tiendrait le genre de propos que Jésus a tenus ne serait pas un grand maître de morale. Ou bien ce serait un fou, au même titre que l'homme qui se prend pour un oeuf poché, ou alors ce serait le diable de l'enfer. Vous devez choisir. Ou bien cet homme était et est le Fils de Dieu, ou bien c'est un fou, si ce n'est pire.»

Puis, Lewis ajoute: «Nous pouvons ne pas l'écouter en disant qu'il est fou, nous pouvons cracher sur lui et le tuer comme un démon; ou nous pouvons tomber à ses pieds et l'appeler Seigneur et Dieu. Mais n'allons pas suggérer quelque non-sens protecteur sur le grand maître humain qu'il est. Il ne nous en a pas laissés libres et n'en avait nullement l'intention.»

F. J. A. Hort, qui passa vingt-huit années à faire une étude critique du texte du Nouveau Testament, écrit: «Ses paroles étaient si bien une expression et une partie intégrante de lui-même qu'elles n'avaient aucune signification comme affirmations abstraites de la vérité émises par lui en tant qu'oracle divin ou prophète. Retirez le fait qu'il est lui-même le sujet principal (quoique non final) de chacune de ses affirmations, et elles s'écroulent toutes.»

Selon les termes de Kenneth Latourette, historien du christianisme à l'Université de Yale: «Ce ne sont pas ses enseignements qui rendent Jésus si remarquable, quoique ceux-ci soient suffisants pour le distinguer. C'est la combinaison des enseignements et de l'homme lui-même. Les deux ne peuvent être séparés.» Latourette conclut: «Il doit paraître évident, à tout lecteur attentif des récits évangéliques, que Jésus regardait sa personne et son message comme inséparables. Jésus était un grand maître, mais il était plus encore. Ses enseignements

touchant au royaume des cieux, à la conduite de l'homme et à Dieu étaient importants, toutefois, de son point de vue, l'on ne pouvait les dissocier de lui sans les pervertir.» Jésus prétendait être Dieu. Il ne nous a pas laissés libres de croire autre chose. Sa prétention ne peut qu'être vraie ou fausse, c'est donc une chose qui mérite d'être prise sérieusement en considération. La question de Jésus à ses disciples: «Mais vous, qui dites-vous que je suis?» (Matthieu 16:15) peut recevoir plusieurs réponses.

En premier lieu, supposons que sa prétention d'être Dieu était fausse. Si c'était le cas, nous avons seulement deux solutions possibles. Ou il savait qu'elle était fausse, ou il l'ignorait. Nous les considérerons chacune pour sa part et examinerons l'évidence.

### **ETAIT-CE UN MENTEUR?**

Si, tout en formulant sa prétention, Jésus savait qu'il n'était pas Dieu, c'est donc qu'il mentait et trompait délibérément ceux qui le suivaient. Or, si c'était un menteur, c'était également un hypocrite, parce qu'il disait aux autres d'être honnêtes à n'importe quel prix, tandis que lui-même enseignait et vivait un mensonge monumental. Qui plus est, c'était un démon, parce qu'il invitait les autres à lui faire confiance quant à leur destin éternel. S'il ne pouvait justifier ses prétentions tout en le sachant, c'est qu'il était indiciblement mauvais. Enfin, c'était également un sot, parce que ce furent ses prétentions à la divinité qui le conduisirent à la crucifixion.

Beaucoup disent que Jésus était un docteur de bonne moralité. Soyons réalistes. Comment pourrait-il à la fois être un maître en matière de morale et abuser sciemment les gens sur le point le plus important de son enseignement, sa propre identité?

Force nous serait de conclure, en toute logique, qu'il mentait de propos délibéré. Cette image de Jésus, cependant, ne concorde pas avec ce que nous connaissons à la fois de lui et des fruits produits par sa vie et son enseignement. Partout où Jésus a été proclamé, des vies ont été transformées pour leur bien, des nations ont vu un changement bénéfique, des voleurs sont devenus honnêtes, des alcooliques ont été guéris, des gens pleins de haine sont devenus des canaux d'amour, des injustes sont devenus justes.

William Lecky, l'un des historiens les plus en vue de Grande-Bretagne et adversaire déclaré d'un christianisme organisé, écrit: «Il fut réservé au christianisme de présenter au monde une personnalité idéale qui, au travers de tous les changements survenus en dix-huit siècles, a inspiré au coeur des hommes un amour passionné, s'est montrée capable d'influencer tous âges, nations, tempéraments et conditions. Elle a été non seulement le plus haut modèle de vertu, mais aussi le meilleur stimulant pour la mettre en pratique... Le simple récit de ces trois courtes années d'une vie active a fait plus pour régénérer et adoucir le genre humain que tous les traités des philosophes et toutes les exhortations des moralistes.»

L'historien Philip Schaff dit: «Ce témoignage, s'il n'est pas authentique, ne peut être qu'un blasphème pur et simple ou une folie. La première hypothèse ne résiste pas un seul instant devant la pureté morale et la dignité de Jésus révélées dans chacune de ses paroles et de ses oeuvres, qui sont universellement reconnues. Qu'il se soit fait illusion sur une question d'une telle importance avec l'intelligence claire et saine qu'il possédait à tous égards, est également hors de question. Comment aurait-il pu être un fanatique ou un illuminé, lui qui n'a jamais perdu l'équilibre tranquille de son esprit? Est-ce lui qui, comme le soleil au-dessus des nuages, glissait sereinement sur le flot des difficultés et des persécutions, qui opposait toujours aux

questions captieuses la réponse la plus sage, qui calmement et délibérément prédisait sa mort sur la croix, sa résurrection le troisième jour, l'effusion du Saint-Esprit, la fondation de son Eglise, la destruction de Jérusalem, prédictions qui se sont réalisées à la lettre? Une personnalité si originale, si complète, si uniformément conséquente, si parfaite, si humaine et cependant tellement élevée au-dessus de toute grandeur humaine ne peut être ni de la fraude ni de la fiction. Le poète, comme on l'a si bien dit, serait en ce cas plus grand que son héros. Il faudrait plus qu'un Jésus pour inventer un Jésus.»

Ailleurs, Schaff donne un argument convaincant contre l'hypothèse d'un Jésus menteur: «Comment, au nom de la logique, du bon sens et de l'expérience, un imposteur, c'est-à-dire un homme trompeur, égoïste et dépravé, aurait-il pu inventer et maintenir, du commencement jusqu'à la fin, la personnalité la plus pure et la plus noble que l'histoire ait connue, et ce avec le plus parfait air de vérité et de réalité? Comment aurait-il pu concevoir et mener à bien un plan d'une bienfaisance, d'une grandeur et d'une sublimité sans précédent et y sacrifier sa vie, en butte aux plus graves préjudices de la part de son peuple et de son époque?» Si Jésus voulait faire en sorte que les gens le suivent et croient en sa divinité, pourquoi alla-t-il vers la nation juive? Pourquoi se présenter comme un charpentier de Nazareth dans un pays si petit par sa superficie et sa population, et si totalement attaché à l'unité indivisible de Dieu? Pourquoi n'alla-t-il pas en Egypte, ou mieux encore, en Grèce, où l'on croyait en différents dieux et en différentes manifestations de ces dieux?

Quelqu'un ayant vécu comme Jésus l'a fait, ayant enseigné comme lui, et étant mort comme lui ne pouvait être un menteur. Quelles autres hypothèses reste-t-il?

### **ETAIT-CE UN FOU?**

S'il est inconcevable de voir en Jésus un menteur, n'aurait-il pu, du moins, se croire Dieu et se tromper? Après tout, il est possible d'être à la fois sincère et dans l'erreur. Mais n'oublions pas que se prendre pour Dieu, particulièrement dans une culture farouchement monothéiste, puis aller dire à d'autres: «Votre destinée éternelle dépend de votre foi en moi», n'est pas seulement le signe d'une imagination débridée, mais relève de la démence dans le plein sens du terme, si ce n'est pas vrai. Jésus-Christ était-il un fou?

Quelqu'un se disant Dieu fait penser à quelqu'un qui, de nos jours, se prendrait pour Napoléon. Il se bercerait d'illusions sur son compte et serait probablement enfermé de façon à ne pas se blesser ni blesser quelqu'un d'autre. Cependant, chez Jésus, nous n'observons aucune des anomalies ni le déséquilibre qui accompagnent habituellement le dérangement mental. Son équilibre et sa maîtrise de soi seraient proprement stupéfiants de la part d'un dément.

Noyes et Kolb, dans un exposé médical, décrivent le schizophrène comme une personne plus autistique que réaliste. Le schizophrène désire échapper au monde réel. Reconnaissons que prétendre être Dieu serait certainement une fuite devant la réalité.

A la lumière d'autres choses que nous connaissons de Jésus, il est difficile d'imaginer qu'il ait été mentalement dérangé. Voilà un homme qui a formulé certaines des pensées les plus profondes jamais entendues. Ses enseignements ont libéré de nombreuses personnes mentalement asservies. Clark H. Pinnock pose la question: «S'illusionnait-il sur sa grandeur, était-ce un paranoïaque, un trompeur involontaire, un schizophrène? Encore une fois, la maîtrise et la profondeur de ses enseignements ne peuvent que soutenir la thèse de sa totale bonne santé mentale. Si seulement nous étions aussi sains d'esprit que lui! Un étudiant d'une

université de Californie me rapporta que son professeur de psychologie avait dit en classe que pour beaucoup de ses patients, tout ce qu'il avait à faire, c'était de sortir la Bible et leur lire des portions de l'enseignement de Christ. Voilà tout le conseil dont ils avaient besoin.»

Le psychiatre J. T. Fisher affirme: «S'il vous fallait prendre la somme totale de tous les articles importants jamais écrits sur le sujet de l'hygiène mentale par les psychologues et les psychiatres les plus qualifiés, si vous les combiniez, les épuriez et si vous en éliminez l'excès de verbiage, si vous vouliez en extraire toute la substance sans rien prendre des fioritures, et s'il fallait faire exprimer avec concision par le plus doué des poètes vivants ces parcelles inaltérées de pure connaissance scientifique, vous auriez alors un résumé maladroit et incomplet du Sermon sur la montagne. La comparaison ne serait pas très favorable à ces articles. Depuis bientôt deux mille ans, le monde chrétien tient entre ses mains la réponse complète à ses aspirations agitées et stériles. C'est là que réside le modèle d'une vie humaine réussie qui laisse l'homme optimiste, satisfait de son sort et jouissant d'une bonne santé mentale.»

C.S. Lewis écrit: «Du point de vue historique, il est très difficile d'expliquer la vie, les paroles et l'influence de Jésus plus simplement que ne l'a fait le christianisme... La contradiction entre la profondeur et la santé mentale de son enseignement moral et la mégalomanie effrénée qu'il faudrait voir derrière son enseignement théologique s'il n'était pas réellement Dieu, n'a jamais reçu d'explication satisfaisante. C'est pourquoi les hypothèses non-chrétiennes se succèdent les unes aux autres avec la fertilité fébrile de l'égarement.»

Philip Schaff raisonne ainsi: «Est-ce qu'une telle intelligence, claire comme le ciel, tonifiante comme l'air de la montagne, aiguisée et pénétrante comme une épée, d'une santé et d'une vigueur absolues, toujours en éveil et toujours assurée, irait de pair avec une illusion radicale et des plus graves concernant sa propre personnalité et sa mission? Quelle absurdité!»

## **ETAIT-IL SEIGNEUR?**

Je ne puis personnellement conclure que Jésus était un menteur ou un fou. La seule autre solution envisageable, c'est qu'il était Christ, le Fils de Dieu, ainsi qu'il le prétendait.

Lorsque je discute de cela avec des juifs, leur réaction est intéressante. Ils me disent généralement que Jésus était un leader religieux moral, d'une grande droiture, un homme bon, ou un prophète. Je leur fais alors part des prétentions que Jésus émettait à son sujet, puis de ce qui fait la matière de ce chapitre, à savoir le trilemme menteur, mégalomane ou Maître. Quand je leur demande s'ils croient que Jésus était un menteur, j'obtiens un «Non! » catégorique. Je demande alors: «Croyez-vous que c'était un fou?» La réponse est: «Bien sûr que non». «Croyez-vous qu'il est Dieu?» Avant que j'aie pu souffler, retentit un «Absolument pas». Pourtant, il n'y a pas d'autre choix.

La question, quant à ces trois solutions, n'est pas de savoir laquelle est possible, car à l'évidence toutes trois le sont. L'on doit bien plutôt se demander laquelle est la plus probable. Ce que vous déciderez à propos de la personnalité de Jésus ne doit pas être un vain exercice intellectuel. Vous ne pouvez le ranger sur une étagère avec l'étiquette «grand professeur de moralité». Cette option n'est pas valable. Il est soit menteur ou fou, soit Seigneur et Dieu. Il vous faut choisir. Comme l'écrit l'apôtre Jean : «Ceci est écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et», encore plus important, «qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom» (Jean 20:31).

L'évidence va clairement en faveur de Jésus, comme Seigneur. Certains, cependant, rejettent cette claire évidence à cause des implications morales qu'elle sous-entend. Ils ne veulent pas faire face à la responsabilité ni aux conséquences qu'il y aurait à l'appeler Seigneur.

## QUE DIRE DE LA SCIENCE?

Bien des gens essaient d'esquiver un engagement personnel envers Christ en prétendant que si l'on ne peut prouver une chose scientifiquement, elle n'est pas vraie, ni digne de foi. Puisque l'on ne peut prouver scientifiquement la divinité de Jésus, ni la résurrection, les hommes du vingtième siècle devraient montrer plus de bon sens que d'accepter Christ comme Sauveur ou de croire à la résurrection.

Souvent, devant une classe de philosophie ou d'histoire, je me trouve devant ce défi: «Pouvez-vous le prouver scientifiquement?». J'ai l'habitude de répondre: «Eh bien, non; je ne suis pas un homme de science». Alors, vous pouvez entendre la classe glousser, et généralement plusieurs voix s'élèvent pour dire: «Ne parlez pas comme ça», ou «Vous voyez, il faut tout accepter par la foi» (dans le sens de foi aveugle).

Récemment, au cours d'un vol vers Boston, je m'entretenais avec le passager assis à côté de moi des raisons pour lesquelles je crois personnellement que Christ est ce qu'il prétendait être. Le pilote, qui faisait sa tournée d'accueil et saluait les passagers, surprit une partie de notre conversation.

- Mais il y a un hic, dit-il.

- Lequel? demandai-je.

- Vous ne pouvez le prouver scientifiquement.

Le niveau mental auquel l'humanité moderne s'est abaissée est stupéfiant. Au vingtième siècle, tant de gens se rangent à l'opinion que si l'on ne peut prouver quelque chose scientifiquement, c'est faux. Or, c'est cela qui est faux! Il est difficile de prouver quoi que ce soit à propos d'une personne ou d'un événement de l'histoire. Il nous faut comprendre la différence qui existe entre une preuve scientifique, et ce que j'appellerai une preuve historico-légale. Je m'explique.

La preuve scientifique est basée sur la démonstration que quelque chose est un fait, par la répétition de l'événement en présence de la personne qui met en question ce fait. Il faut un environnement contrôlé où des observations peuvent être notées, des données établies et des hypothèses empiriquement vérifiées.

La méthode scientifique, de quelque manière qu'on la définisse, se rapporte à la mesure de phénomènes et à l'expérimentation, ou à l'observation répétée. Le Dr James B. Conant, ancien président de l'Université Harvard, écrit: «La science est une série de concepts et d'arrangements conceptuels en corrélation étroite les uns avec les autres, qui se sont développés comme résultat de l'expérimentation et de l'observation, et qui ont pour fruits de nouvelles expérimentations et observations.»

Eprouver la vérité d'une hypothèse en faisant des expériences contrôlées est l'une des techniques-clés de la méthode scientifique moderne. Par exemple, quelqu'un dit: «Le savon

Palmolive ne flotte pas.» J'emène alors la personne à la cuisine, fais couler dans l'évier vingt centimètres d'eau à 28°C et y lâche le savon. Plouf. Les observations sont faites, les données sont établies, et une hypothèse est empiriquement vérifiée: le savon Palmolive flotte.

Maintenant, si la méthode scientifique était la seule méthode permettant de prouver quelque chose, vous ne pourriez prouver que vous étiez présent à votre première heure de classe ce matin, ni que vous avez pris votre déjeuner aujourd'hui. Vous n'avez aucun moyen de répéter ces événements dans une situation contrôlée.

C'est ici qu'intervient ce que l'on appelle une preuve historico-légale, qui s'attache à démontrer que quelque chose est un fait, parce qu'on ne peut raisonnablement en douter. En d'autres termes, on arrive à une conclusion basée sur l'évidence dont on dispose. Cela signifie qu'il n'y a pas de base raisonnable permettant de douter de la décision. Elle repose sur trois types: le témoignage oral, le témoignage écrit et les pièces à conviction (un fusil, une balle, un cahier). Avec la méthode légale pour déterminer ce qui est arrivé, vous pouvez prouver, sans qu'il soit raisonnablement permis d'en douter, que vous étiez en classe ce matin: vos camarades vous ont vu, vous avez pris des notes, le professeur se souvient de vous.

La méthode scientifique ne peut être appliquée que pour prouver des choses qui se répètent; elle ne convient pas pour prouver ou réfuter nombre de questions concernant une personne ou un événement de l'histoire. La méthode scientifique n'est pas appropriée pour répondre à des questions comme: «George Washington a-t-il vécu?» «Martin Luther King était-il le dirigeant d'un mouvement luttant pour les droits civiques?» «Qui était Jésus de Nazareth?» «Robert Kennedy était-il procureur général des Etats-Unis?» «Jésus-Christ est-il ressuscité des morts?» Ces questions ne relèvent pas de la preuve scientifique et nous devons les situer dans le domaine de la preuve légale. En d'autres termes, la méthode scientifique, qui est basée sur l'observation, la recherche de données, des hypothèses, des déductions et des vérifications en vue de découvrir et d'expliquer les constantes empiriques de la nature, ne possède pas la réponse finale à des questions comme: «Pouvez-vous prouver la résurrection?» ou «Pouvez-vous prouver que Jésus est le Fils de Dieu?» Lorsque des hommes et des femmes s'en rapportent à la méthode historico-légale, il leur faut vérifier la validité des témoignages.

Une chose qui me plaît bien est que la foi chrétienne n'est pas une croyance aveugle et ignorante, mais plutôt une foi intelligente. Dans la Bible, chaque fois qu'une personne est appelée à exercer la foi, il s'agit d'une foi intelligente. Jésus a dit, en Jean 8: «Vous connaîtrez la vérité»; il n'a pas parlé de l'ignorer. L'on demanda à Christ: «Quel est le premier de tous les commandements?» Il répondit: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur et de toute ta pensée.» Le problème, chez la plupart des gens, c'est qu'ils semblent s'en tenir uniquement au coeur. Les faits concernant Jésus n'atteignent jamais leur pensée ou leur intelligence. Il nous a été donné une intelligence renouvelée par le Saint-Esprit, afin de connaître Dieu, ainsi qu'un coeur pour l'aimer et une volonté pour le choisir. Nous avons besoin de fonctionner dans chacun de ces trois domaines pour avoir une relation optimale avec Dieu et pour le glorifier. Je ne sais ce qu'il en est du lecteur, mais personnellement, mon coeur ne peut se réjouir en quelque chose que mon intelligence a rejeté. Mon coeur et mon intelligence ont été créés pour travailler en harmonie l'un avec l'autre. Jamais personne n'a dû commettre un suicide intellectuel en faisant confiance à Christ comme son Sauveur et Seigneur.

Dans les quatre chapitres qui suivent, nous jetterons un regard sur l'évidence de la validité des documents écrits, ainsi que sur la crédibilité du témoignage oral et des récits concernant Jésus laissés par les témoins oculaires.

## LES RECITS BIBLIQUES SONT-ILS DIGNES DE FOI?

Le Nouveau Testament fournit la principale source historique d'information concernant Jésus-Christ. De ce fait, de nombreux critiques, au cours des dix-neuvième et vingtième siècles, ont attaqué la crédibilité des documents bibliques. Il semble qu'il y ait un barrage constant d'accusations sans fondement historique, ou qui sont maintenant dépassées par les recherches et les découvertes archéologiques.

Dans le cadre des conférences que je donnais à l'Université d'Etat de l'Arizona, un professeur qui avait amené avec lui sa classe de littérature m'aborda, après une conférence-débat en plein air. Il me dit:

- Monsieur McDowell, vous basez toutes vos prétentions à propos de Christ sur un document du deuxième siècle qui est dépassé. En classe, aujourd'hui, j'ai montré que le Nouveau Testament fut écrit si longtemps après Jésus-Christ qu'il ne peut être exact dans ce qu'il relate.

Je répliquai:

- Vos opinions ou conclusions sur le Nouveau Testament ont vingt-cinq ans de retard.

Les opinions de ce professeur sur les récits concernant Jésus trouvent leur source dans les conclusions du critique allemand F. C. Baur. Baur prétendit que la plus grande partie des textes du Nouveau Testament furent écrits seulement à la fin du deuxième siècle après Jésus-Christ. Il conclut que ces écrits provenaient principalement de mythes et de légendes qui se seraient développés pendant ce long intervalle entre le temps où Jésus vivait sur la terre et le temps où ces récits furent mis par écrit.

Cependant, au cours du vingtième siècle, les découvertes archéologiques ont confirmé l'exactitude des manuscrits du Nouveau Testament. Les découvertes de papyrus anciens (le manuscrit John Ryland, 130 après Jésus Christ, le papyrus Chester Beatty, 155 après Jésus Christ et le papyrus Bodmer 11, 200 après Jésus Christ) ont fait la soudure entre l'époque de Christ et les manuscrits existants d'une époque plus récente.

Millar Burrows, de Yale, déclare: «Un autre résultat de la comparaison du grec du Nouveau Testament avec la langue des papyrus (découverts), c'est une confiance accrue dans la transmission exacte du texte du Nouveau Testament lui-même.» De telles découvertes ont affermi la confiance intellectuelle dans la validité de la Bible.

William Albright, qui fut l'un des plus éminents archéologues bibliques du monde, écrit: «Nous pouvons déjà affirmer catégoriquement qu'il n'existe plus de base solide pour estimer aucun des livres du Nouveau Testament postérieur à l'an 80 après Jésus-Christ, soit deux générations complètes avant la date de 130 à 150 avancée par les plus radicaux des critiques actuels du Nouveau Testament.» Il réitère cette idée dans une interview donnée au magazine Christianity Today: «A mon avis, chaque livre du Nouveau Testament fut écrit par un juif baptisé, entre les années quarante et quatre-vingts du premier siècle après Jésus-Christ (très probablement entre l'an 50 et l'an 75).»

Sir William Ramsay est considéré comme l'un des plus grands archéologues ayant jamais vécu. Il fut un disciple de l'Ecole allemande d'histoire qui professait que le livre des Actes était un produit de la moitié du second siècle après Jésus-Christ, et non du premier siècle,

comme le livre lui-même le prétend. Après avoir lu la critique moderne du livre des Actes, il acquit la conviction que ce dernier n'était pas un compte-rendu crédible des faits de ce temps-là (l'an 50 après Jésus-Christ), et, pour cette raison, n'était pas digne de la considération d'un historien. Aussi, dans ses recherches sur l'histoire de l'Asie mineure, Ramsay accorda peu d'attention au Nouveau Testament. Ses investigations, cependant, l'obligèrent en fin de compte à examiner les écrits de Luc. Il observa la méticuleuse exactitude des détails historiques, et graduellement, son attitude vis-à-vis du livre des Actes commença à changer. Force lui fut de conclure que «Luc est un historien de premier ordre... cet auteur devrait avoir sa place parmi les plus grands historiens.» Cette exactitude du détail le plus infime amena finalement Ramsay à reconnaître que les Actes ne pouvaient être un document du deuxième siècle, mais bien plutôt un compte-rendu datant de la moitié du premier siècle.

Bien des savants libéraux se voient obligés d'envisager des dates plus anciennes pour le Nouveau Testament. Les conclusions du Dr John A. T. Robinson dans un livre récent sont stupéfiantes, tant elles sont radicales. Ses recherches l'ont conduit à la conviction que le Nouveau Testament tout entier fut écrit avant la chute de Jérusalem en l'an 70 de notre ère.

Aujourd'hui, les critiques formels disent que la matière en était transmise de bouche à oreille avant d'être transcrite sous la forme d'Évangiles. Bien que la période orale soit beaucoup plus courte que ce que l'on avait d'abord cru, ils conclurent que les récits évangéliques revêtirent les formes de la littérature populaire (légendes, contes, mythes et paraboles).

L'une des plus sérieuses critiques que l'on puisse opposer à l'idée du développement d'une tradition orale, comme le prétendent les critiques formels, c'est que la période de tradition orale (telle qu'ils l'ont définie) n'est pas d'assez longue durée pour avoir pu donner naissance aux altérations de la tradition alléguées par ces critiques. Parlant de la courte période entrant en compte dans la rédaction du Nouveau Testament, Simon Kistemaker, enseignant la Bible au Dordt College, écrit: «En règle générale, l'accumulation du folklore parmi les peuples de culture primitive demande plusieurs générations; c'est un processus graduel échelonné sur des siècles. Mais, conformément à la pensée de la critique formelle, nous devons conclure que les récits de l'Évangile sont nés et furent réunis en à peine un peu plus d'une génération. D'après la méthode de la critique formelle, la formation de chaque élément des Évangiles en particulier devrait être comprise comme un programme télescopé, avec une ligne de conduite accélérée.»

A. H. McNeile, ancien professeur de théologie à l'Université de Dublin, conteste la position de la critique formelle quant à la tradition orale. Il souligne que les critiques formelles ne traitent pas avec la rigueur voulue la question de la tradition concernant les paroles de Jésus. Un regard attentif à 1 Corinthiens 7:10, 12, 25 nous montre qu'il existe une tradition visant à rapporter ces paroles et qu'on l'a soigneusement préservée. Dans la religion juive, la coutume voulait qu'un étudiant mémorise l'enseignement du rabbin. Un bon étudiant était comme «une citerne étanche qui ne laisse fuir nulle goutte» (Mishna, Aboth, ii, 8). Si l'on s'en rapporte à la théorie de C. F. Burney, on peut supposer que l'enseignement du Seigneur revêtait pour une grande part la forme de la poésie araméenne, ce qui le rendait facile à mémoriser.

Paul L. Maier, professeur d'histoire ancienne à la West Michigan University, écrit: «Les arguments soutenant que le christianisme aurait forgé son mythe de Pâques durant une longue période, ou que les documents originaux auraient été écrits de nombreuses années après les événements sont tout simplement contraires aux faits.» Analysant la critique formelle, Albright écrit: «Seuls les érudits modernes, dépourvus à la fois de méthode et de perspective

historiques, peuvent tisser une toile de spéculations semblable à celle dont les critiques formelles ont entouré la tradition évangélique.» La conclusion personnelle d'Albright est qu'une «période de vingt à cinquante ans est trop insignifiante pour permettre une altération sensible du contenu essentiel, voire des termes spécifiques des propos de Jésus.»

Souvent, lorsque je parle de la Bible à quelqu'un, il prend un ton sarcastique et me répond qu'on ne peut se fier à ce que dit la Bible. Eh quoi! Elle fut écrite il y a presque deux mille ans. Elle est pleine d'erreurs et de contradictions. Je dis alors ma conviction que je peux faire confiance aux Ecritures. Puis je décris un incident qui eut lieu lors d'une conférence dans une classe d'histoire. J'avais affirmé que je croyais qu'il existe plus d'évidence pour la validité du Nouveau Testament que pour dix livres de la littérature classique réunis. Le professeur était assis dans un coin, ricanant tout bas, comme pour dire: «Vas-y, cause toujours!» je lui dis:

- Qu'est-ce qui vous fait rire?

Il me répondit:

- Votre audace de prétendre devant une classe d'histoire que le Nouveau Testament est digne de foi. C'est vraiment ridicule.

J'apprécie que l'on me fasse une déclaration comme celle-là, parce que j'aime toujours poser cette seule question (je n'ai jamais reçu de réponse positive). Je lui rétorquai:

- Dites-moi, Monsieur, en tant qu'historien, quels sont les tests que vous appliquez à toute oeuvre de littérature historique pour déterminer si elle est exacte ou digne de foi?

La chose étonnante, c'est qu'il n'en avait pas. Je lui répondis:

- Personnellement, j'ai certains tests.

Je crois que la valeur historique des Ecritures devrait être testée selon les mêmes critères que tous les documents historiques. L'historien militaire C. Sanders énumère et explique les trois principes de base de l'historiographie. Ce sont: le test bibliographique, le test de l'évidence intrinsèque et le test de l'évidence extrinsèque.

## **TEST BIBLIOGRAPHIQUE**

Le test bibliographique est un examen de la transmission de textes par laquelle des documents arrivent jusqu'à nous. En d'autres termes, ne possédant pas les documents originaux, quel crédit pouvons-nous accorder aux copies que nous en avons, en s'appuyant sur le nombre de manuscrits (MSS) et sur l'intervalle de temps séparant l'original de la copie?

Nous pouvons apprécier quelle autorité l'abondance de manuscrits confère au Nouveau Testament, en le comparant avec des textes d'autres auteurs anciens illustres.

Nous disposons de l'histoire de Thucydide (460 à 400 avant Jésus-Christ) par l'intermédiaire de huit manuscrits seulement, datant des années 900 de notre ère, soit presque 1300 ans après qu'il l'ait écrite. Les manuscrits de l'histoire d'Hérodote sont également récents et rares; pourtant, ainsi que conclut F. F. Bruce: «Aucun savant classique ne prêterait l'oreille à un argument mettant en doute l'authenticité d'Hérodote ou de Thucydide, sous prétexte que les

plus anciens manuscrits de leurs oeuvres auxquels nous ayons accès sont postérieurs de 1300 ans aux originaux.»

Aristote écrivit ses poèmes autour de l'an 343 avant Jésus-Christ, cependant la copie la plus ancienne que nous en ayons date de l'an 1100 après Jésus-Christ, ce qui représente un fossé de presque 1400 années; en outre, il n'en existe que cinq manuscrits.

César a rédigé sa Guerre des Gaules entre l'an 58 et l'an 50 avant Jésus-Christ, et son autorité repose sur neuf ou dix copies produites 1000 ans après sa mort.

Lorsque nous en venons à l'autorité conférée au Nouveau Testament par ses manuscrits, leur abondance est presque embarrassante, par contraste. Après les découvertes des papyrus anciens qui firent la soudure entre l'époque de Christ et le deuxième siècle, quantité de nouveaux manuscrits furent mis à jour. Il existe aujourd'hui plus de 20 000 copies des manuscrits du Nouveau Testament. L'Iliade a 643 manuscrits et vient en second après le Nouveau Testament quant à l'autorité de ses manuscrits.

Sir Frederic Kenyon, qui fut conservateur et bibliothécaire du British Museum, conclut ainsi: «L'intervalle entre les dates de la composition originale et les documents les plus anciens devient donc presque négligeable; le dernier fondement permettant de douter que les Ecritures nous soient parvenues en substance telles qu'elles furent écrites, a maintenant disparu. L'authenticité, de même que l'intégrité générale des livres du Nouveau Testament, peuvent être considérées comme définitivement établies.»

L'helléniste J. Harold Greenlee, versé dans l'étude du Nouveau Testament, ajoute: «A partir du moment où les savants acceptent les classiques de l'antiquité comme étant généralement dignes de foi, alors que les manuscrits les plus anciens ont été recopiés longtemps après les écrits originaux, et que le nombre de manuscrits existant, dans bien des cas, est si faible, il est clair que la validité du texte du Nouveau Testament est assurée.»

Appliquer le test bibliographique au Nouveau Testament nous assure que son autorité sanctionnée par ses manuscrits dépasse celle de n'importe quel écrit de la littérature de l'antiquité. Lorsque l'on ajoute à cette sanction les 100 années de critique intensive dont les écrits du Nouveau Testament ont fait l'objet, l'on peut conclure qu'un texte authentique du Nouveau Testament a été établi.

## **TEST DE L'EVIDENCE INTRINSEQUE**

Le test bibliographique a seulement déterminé que le texte actuellement en notre possession est celui qui fut rédigé à l'origine. Il nous reste encore à définir si cette relation écrite est crédible et dans quelle mesure. C'est le problème de la critique interne, et c'est le deuxième test d'historicité énuméré par C. Sanders.

Sur ce point, la critique littéraire suit encore aujourd'hui la maxime d'Aristote: «Le bénéfice du doute doit aller au document lui-même, sans que le critique ne se l'arroge pour son propre compte.» En d'autres termes, comme John W. Montgomery le résume, «l'on doit prendre en compte les assertions du document en question et non supposer la fraude ou l'erreur, à moins que l'auteur ne se disqualifie lui-même par des contradictions ou des inexactitudes reconnues concernant les faits.»

Le Dr Louis Gottschalk, ancien professeur d'histoire à l'Université de Chicago, a tracé les grandes lignes de sa méthode d'historicité dans un guide très utilisé en matière d'investigation historique. Gottschalk souligne que l'aptitude de l'écrivain ou du témoin à dire la vérité aide l'historien à déterminer la crédibilité, «même s'il s'agit d'un document obtenu par force ou par fraude, ou attaquant à d'autres égards, ou fondé sur un simple oui-dire, ou émanant d'un témoin intéressé.»

Cette «aptitude à dire la vérité» est en rapport étroit avec la fidélité du témoin face aux événements racontés, à la fois sur le plan géographique et chronologique. Les récits du Nouveau Testament sur la vie et l'enseignement de Jésus furent rapportés par des hommes qui étaient eux-mêmes des témoins oculaires, ou qui répétaient les récits de certains témoins oculaires des événements réels ou des enseignements de Christ.

Luc 1:1-3 dit: «Puisque plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis ceux qui, dès le commencement ont été les témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la parole, il m'a semblé bon à moi aussi, après avoir tout recherché exactement depuis les origines, de te l'exposer par écrit d'une manière suivie, excellent Théophile ... »

2 Pierre 1:16 dit: «Ce n'est pas, en effet, en suivant des fables habilement conçues que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, mais parce que nous avons vu sa majesté de nos propres yeux.»

1 Jean 1:3 déclare: «... ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Or, notre communion est avec le Père et avec son Fils, Jésus-Christ.»

Jean 19:35 dit: «Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai; et lui, il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez, vous aussi. »

Luc 3:1 avance: «La quinzième année du règne de Tibère César, alors que Ponce Pilate était gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, son frère Philippe tétrarque de l'Iturée et du territoire de la Trachonite, Lysanias tétrarque de l'Abilène ... »

Cette fidélité aux récits racontés est un moyen extrêmement efficace de certifier l'exactitude de ce qu'un témoin retient. L'historien, cependant, est également confronté avec le témoin oculaire qui, consciemment ou pas, dit des choses fausses, même s'il est proche des événements et se trouve bien placé pour dire la vérité.

Les récits parlant de Christ, dans le Nouveau Testament, circulaient du vivant des contemporains de Jésus. Ceux-ci pouvaient assurément confirmer ou nier l'exactitude de ces récits. En défendant la cause de l'Évangile, les apôtres faisaient appel (même face à leurs opposants les plus irréductibles) à ce que tout le monde savait de Jésus. Ils ne se contentaient pas de dire: «Tenez, nous avons vu ceci», ou «Nous avons entendu que ... », mais ils retournaient contre eux les arguments de leurs adversaires et clamaient bien haut face à la critique adverse: «Vous aussi savez ces choses... vous les avez vues; vous savez vous-mêmes ce qu'il en est.» Mieux vaut être prudent quand vous dites à votre adversaire: «Vous le savez, vous aussi,» parce que si vos détails ne sont pas exacts, on vous le jettera au visage séance tenante.

Actes 2:22 dit: «Israélites, écoutez ces paroles! Jésus de Nazareth, cet homme approuvé de Dieu devant vous par les miracles, les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes ... »

Actes 26:24-26 déclare: «Comme il (Paul) se défendait ainsi, Festus dit à haute voix: Tu es fou, Paul! Ta grande érudition te pousse à la folie! Je ne suis pas fou, très excellent Festus, répliqua Paul; ce sont, au contraire, des paroles de vérité et de bon sens que j'exprime. Le roi est instruit de ces faits, je lui en parle ouvertement, car je suis persuadé qu'il n'en ignore rien, puisque ce n'est pas en cachette que cela s'est passé. »

Concernant la valeur de la source originelle des récits du Nouveau Testament, F. F. Bruce, professeur de critique et d'exégèse biblique à l'Université de Manchester, dit: «Et ce ne fut pas seulement à des témoins oculaires sympathiques à sa cause que les premiers prédicateurs eurent affaire; il y en avait d'autres, moins bien disposés, qui connaissaient également les grandes lignes du ministère et de la mort de Jésus. Les disciples ne pouvaient se permettre de risquer des inexactitudes (sans parler de manipulation intentionnelle des faits), ce qui aurait immédiatement été démasqué par ceux qui n'auraient été que trop contents de le faire. Au contraire, l'un des points forts de la prédication des apôtres, à l'origine, était l'appel confiant fait à la connaissance des auditeurs; ils ne disaient pas seulement: Nous sommes témoins de ces choses, mais aussi: Comme vous le savez vous-mêmes (Actes 2:22). S'il y avait eu une tendance à s'écarter des faits sur n'importe quel point notable, la présence possible de témoins hostiles, dans l'auditoire, aurait agi comme un correctif supplémentaire.»

Lawrence J. McGinley, de Saint Peter's College, émet ce commentaire sur la valeur de témoins hostiles en relation avec les événements rapportés: «Avant tout, des témoins oculaires des événements en question vivaient encore lorsque la tradition fut complètement formée; et parmi ces témoins oculaires se trouvaient des ennemis féroces du nouveau mouvement religieux. Pourtant, la tradition prétendait narrer une série de hauts faits bien connus et enseignait publiquement des doctrines, à une époque où de fausses affirmations pouvaient être, et auraient été contredites.»

Voici ce que conclut Robert Grant, professeur de Nouveau Testament à Chicago: «Au temps où ils (les Evangiles synoptiques) furent écrits, ou sont supposés l'avoir été, il existait des témoins oculaires, et leur témoignage n'était pas complètement négligé... Cela signifie que les Evangiles doivent être regardés comme des témoignages hautement dignes de foi concernant la vie, la mort et la résurrection de Jésus.»

Will Durant, spécialiste de l'investigation historique et qui a passé sa vie à analyser des récits de l'antiquité, écrit: «Malgré les préjugés et les idées théologiques préconçues sur les auteurs des Evangiles, ceux-ci ont rapporté beaucoup d'incidents que de simples inventeurs auraient évité de révéler: la rivalité des apôtres visant des places élevées dans le royaume, leur fuite après l'arrestation de Jésus, le reniement de Pierre, le fait que Christ n'a pas réussi à opérer des miracles en Galilée, les allusions de certains auditeurs à sa folie possible, son incertitude passagère concernant sa mission, ses aveux qu'il ignorait le futur, ses moments d'amertume, son cri de désespoir sur la croix. Personne, en lisant ces scènes, ne peut douter de la réalité du personnage qui les incarne. Qu'une poignée d'hommes simples aient pu, en une génération, créer de toutes pièces une personnalité aussi puissante et attachante, une éthique aussi élevée et une vision aussi édifiante de la fraternité hupiaïne, serait un miracle bien plus grand qu'aucun de ceux relatés dans les Evangiles. Après deux siècles de haute critique, les grandes

lignes de la vie, du caractère et de l'enseignement de Christ demeurent raisonnablement claires et forment la figure la plus fascinante de l'histoire de l'homme occidental.»

### **TEST DE L'EVIDENCE EXTRINSEQUE**

Le troisième test d'historicité est celui de l'évidence extrinsèque. La question, ici, est de savoir si d'autres pièces historiques confirment ou démentent le témoignage intrinsèque des documents eux-mêmes. En d'autres termes, quelles sources existe-t-il, outre la littérature faisant l'objet de notre analyse, qui justifie son exactitude, sa validité et son authenticité?

Gottschalk affirme que «la conformité ou la concordance avec d'autres faits historiques ou scientifiques connus est souvent le test probatoire décisif, qu'il provienne d'un ou de plusieurs témoignages. »

Deux amis de l'apôtre Jean confirment les preuves intrinsèques contenues dans les récits de Jean. L'historien Eusèbe a conservé des écrits de Papias, évêque d'Hiérapolis (130 après Jésus Christ): «L'Ancien (l'apôtre Jean) avait également l'habitude de dire: Marc, étant l'interprète de Pierre, notait avec exactitude tout ce qu'il (Pierre) mentionnait à propos du Christ, ses paroles et ses oeuvres, mais sans aucun ordre. Car il ne fut ni un auditeur, ni un compagnon du Seigneur; mais, comme je l'ai dit, par la suite il accompagna Pierre qui adaptait ses enseignements à la nécessité du moment, sans chercher à faire une compilation des paroles du Seigneur. Marc ne commettait donc aucune erreur en notant les choses de cette façon, telles que Pierre les mentionnait; en effet il s'efforçait de ne rien omettre de ce qu'il avait entendu et de n'y inclure aucun faux rapport.»

Irénée, évêque de Lyon (180 après Jésus Christ, il fut un élève de Polycarpe, évêque de Smyrne, qui fut chrétien pendant quatre-vingt-six ans et était un disciple de l'apôtre Jean) écrivait: «Matthieu fit paraître son Evangile parmi les Hébreux dans leur propre langue, pendant que Pierre et Paul prêchaient l'Evangile à Rome et y fondaient l'Eglise. Après leur départ (c'est-à-dire leur mort, qu'une tradition fermement établie situe au temps de la persécution néronienne, en 64), Marc, le disciple et interprète de Pierre, nous transmit lui-même par écrit l'essentiel de l'enseignement de Pierre. Luc, le disciple de Paul, consigna dans un livre l'Evangile prêché par son maître. Puis Jean, le disciple du Seigneur qui s'était également penché sur sa poitrine (référence à Jean 13:25 et 21:20), produisit à son tour son Evangile, alors qu'il vivait à Ephèse en Asie.»

L'archéologie fournit souvent d'importantes preuves extrinsèques. Elle apporte sa contribution à la critique biblique, non dans le domaine de l'inspiration et de la révélation, mais en attestant l'exactitude des événements rapportés. L'archéologue Joseph Free écrit: «L'archéologie a confirmé d'innombrables passages qui avaient été rejetés par les critiques comme non historiques ou en contradiction avec des faits connus. »

Nous avons déjà vu comment l'archéologie incita Sir William Ramsay à revoir ses premières convictions négatives concernant l'historicité de Luc et à conclure que le livre des Actes était exact dans sa description de la géographie, des antiquités et de la société de l'Asie mineure.

F. F. Bruce note: «Quand Luc a été suspecté d'inexactitude, alors que l'exactitude a été justifiée par la corroboration de certains écrits (évidences extrinsèques), il est légitime de dire que l'archéologie a confirmé les récits du Nouveau Testament. »

A. N. Sherwin-White, un historien classique, écrit: «Quant au livre des Actes, la confirmation de son historicité est écrasante.» Il poursuit en disant que «toute tentative pour rejeter son caractère fondamentalement historique, même dans les questions de détail, doit maintenant apparaître comme absurde. Les historiens romains l'ont depuis longtemps considéré comme un fait établi.»

Après avoir personnellement essayé de détruire l'historicité et la validité des Ecritures, j'en suis venu à la conclusion qu'elles sont dignes de foi sur le plan historique. Si quelqu'un rejette la Bible sous prétexte qu'elle n'est pas crédible, alors il lui faut rejeter presque toute la littérature de l'antiquité. Un problème auquel je suis constamment confronté, c'est la tentation, pour beaucoup, d'appliquer un standard ou un test à la littérature séculière et un autre à la Bible. Il faut appliquer le même test, que la littérature faisant l'objet de notre investigation soit séculière ou religieuse. Une fois cela fait, je crois que nous pouvons dire: «La Bible est digne de foi et historiquement valable dans son témoignage concernant Jésus.»

Le Dr Clark H. Pinnock, professeur de théologie systématique au Regent College, déclare: «Il n'existe aucun document du monde antique ratifié par un ensemble aussi excellent de témoignages textuels ou historiques, qui offrent un éventail aussi superbe de données historiques sur lesquelles un jugement éclairé puisse être porté. Quelqu'un d'honnête ne peut rejeter une source de cette espèce. Le scepticisme relatif aux preuves historiques du christianisme est fondé sur un préjugé bien naturel contre l'irrationnel, (c'est-à-dire contre tout ce qui touche au domaine surnaturel).»

## QUI MOURRAIT POUR UNE FABLE?

Il est un domaine souvent passé sous silence dans les attaques contre le christianisme: c'est la transformation des apôtres de Jésus. Leur vie changée fournit un témoignage solide en faveur de la validité de ses prétentions. La foi chrétienne étant historique, si l'on veut se livrer à des investigations sur ce sujet, il faut s'en rapporter aux témoignages, qu'ils soient écrits ou oraux.

Il existe beaucoup de définitions de «l'histoire», mais voici celle que je préfère: «une connaissance du passé fondée sur le témoignage». Si quelqu'un me dit: «je ne crois pas que ce soit une bonne définition», je lui demande: «Croyez-vous que Napoléon a vécu?» Presque toujours il me répond: «Oui». Je demande alors: «L'avez-vous vu?» et il avoue que non. «Comment le savez-vous?» Bref, il s'en rapporte au témoignage.

Il y a un problème inhérent à cette définition de l'histoire. Le témoignage doit être digne de foi, sinon l'auditeur recevra une fausse information. Le christianisme suppose une connaissance du passé fondée sur le témoignage, aussi nous faut-il maintenant poser la question: «Les témoignages oraux originaux sur Jésus étaient-ils dignes de confiance? Pouvons-nous être certains qu'ils ont correctement retransmis ce que Jésus a dit et fait?» Je le crois.

Je peux me fier aux témoignages des apôtres parce que, sur ces douze hommes, onze sont morts martyrs pour avoir proclamé deux choses: la résurrection de Christ et leur certitude qu'il est le Fils de Dieu. Ils furent torturés, battus de verges et affrontèrent finalement la mort sous quelques-unes des formes les plus cruelles connues alors:

### 1. Pierre: crucifié

2. André: crucifié
3. Matthieu: par l'épée
4. Jean: mort naturelle
5. Jacques, fils d'Alphée: crucifié
6. Philippe: crucifié
7. Simon: crucifié
8. Thaddée: tué par flèches
9. Jacques, frère de Jésus: lapidé
10. Thomas: transpercé d'une lance
11. Barthélémy: crucifié
12. Jacques, fils de Zébédée: par l'épée

La réponse que l'on me donne d'habitude est celle-ci: «Eh, quoi! Quantité de gens sont morts pour un mensonge, alors qu'est-ce que cela prouve?»

Oui, quantité de gens sont morts pour un mensonge, mais ils croyaient que c'était la vérité. Or, si la résurrection n'a pas eu lieu (si c'était un mensonge), les disciples le savaient. Je ne trouve aucun moyen de démontrer qu'ils aient pu se tromper. Par conséquent, ces onze hommes non seulement sont morts pour un mensonge, mais, et voilà le hic, ils savaient que c'était un mensonge. L'on trouverait difficilement, au cours de l'histoire, onze personnes mortes pour un mensonge, en toute connaissance de cause.

Il nous faut connaître plusieurs facteurs pour pouvoir apprécier leurs actes. Tout d'abord, quand les apôtres écrivaient ou parlaient, c'était en tant que témoins oculaires des événements qu'ils décrivaient.

Pierre dit: «Ce n'est pas, en effet, en suivant des fables habilement conçues que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, mais parce que nous avons vu sa majesté de nos propres yeux» (2 Pierre 1:16). Les apôtres connaissaient assurément la différence entre mythe ou légende et réalité.

Jean souligna que les juifs étaient des témoins oculaires de ces faits: «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie, et la vie a été manifestée, nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée, ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Or, notre communion est avec le Père et avec son Fils, Jésus-Christ» (1 Jean 1:1-3).

Luc dit: «Puisque plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis ceux qui, dès le commencement en ont été les témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la parole, il m'a semblé bon à moi aussi, après avoir tout recherché exactement depuis les origines, de te l'exposer par écrit d'une manière suivie ... » (Luc 1:1-3).

Puis, dans le livre des Actes, Luc décrivit la période de quarante jours après la résurrection, où ses disciples le virent dans l'intimité: «... J'ai parlé, dans mon premier livre, de tout ce que Jésus a commencé de faire et d'enseigner, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel, après avoir donné ses ordres, par le Saint-Esprit, aux apôtres qu'il avait choisis. C'est à eux aussi qu'avec plusieurs preuves, il se présenta vivant, après avoir souffert, et leur apparut pendant quarante jours en parlant de ce qui concerne le royaume de Dieu» (Actes 1:1-3).

Jean commença la dernière partie de son Evangile en disant que «Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre» (Jean 20:30).

Le contenu essentiel de ce qu'attestaient ces témoins oculaires concernait la résurrection. Les apôtres furent témoins qu'il était ressuscité:

Luc 24:48	Actes 3:15
Jean 15:27	Actes 4:33
Actes 1:8	Actes 5:32
Actes 2:24, 32	Actes 10:39
Actes 10:41	1 Jean 1:2
Actes 13:3 1	Actes 22:15
1 Corinthiens 15:4-9	Actes 23:11
1 Corinthiens 15:15	Actes 26:16

Deuxièmement, les apôtres eux-mêmes durent être sûrs de la résurrection de Jésus. En premier lieu, ils n'y avaient pas cru. Ils avaient pris la fuite et s'étaient cachés (Marc 14:50). Ils n'ont pas hésité à exprimer leurs doutes. Ils ne crurent qu'après avoir reçu force preuves persuasives. Il y avait Thomas, qui disait qu'il ne croirait pas en la résurrection de Jésus avant d'avoir mis son doigt dans la marque des clous. Thomas, plus tard, mourut en martyr pour Christ. S'était-il trompé? Il paria sa vie que non.

Et puis, il y avait Pierre. Il renia Christ plusieurs fois au cours de son procès et finalement l'abandonna, mais il arriva quelque chose à ce poltron. Peu de temps après la crucifixion et la mise au tombeau de Christ, Pierre se montra à Jérusalem, annonçant hardiment, sous la menace de mort, que Jésus était le Christ et qu'il était ressuscité. Finalement, Pierre fut crucifié la tête en bas. S'était-il trompé? Que lui était-il arrivé? Qu'est-ce qui l'avait transformé si spectaculairement en un lion audacieux pour Christ? Pourquoi était-il prêt à mourir pour

lui? La seule explication qui me satisfasse est 1 Corinthiens 15:5: «Puis il (Christ) apparut à Céphas (Pierre)» (Jean 1:42).

L'exemple classique d'un homme convaincu malgré lui est celui de Jacques, le frère de Jésus (Matthieu 13:55; Marc 6:3). Bien que Jacques ne soit pas originellement l'un des douze (Matthieu 10:2-4), il fut plus tard reconnu comme apôtre (Galates 1:19), comme le furent Paul et Barnabas (Actes 14:14). Du vivant de Jésus, Jacques ne croyait pas que son frère Jésus était le Fils de Dieu (Jean 7:5). Peut-être, à l'instar de ses frères et soeurs, s'était-il même moqué de lui. «Tu veux que les gens croient en toi? Pourquoi ne montes-tu pas à Jérusalem y faire ce que tu dois?» Pour Jacques, ce devait être humiliant de voir Jésus se promener et couvrir de ridicule le nom de la famille par ses prétentions extravagantes («Je suis le chemin, la vérité et la vie; nul ne vient au Père que par moi» Jean 14:6; «Je suis le cep, vous êtes les sarments» Jean 15:5; «je suis le bon berger... et mes brebis me connaissent» Jean 10:14;). Et vous, que penseriez-vous si votre frère disait de telles choses?

Mais il arriva quelque chose à Jacques. Après que Jésus ait été crucifié et mis au tombeau, l'on vit Jacques prêcher à Jérusalem. Son message proclamait que Jésus était mort pour les péchés, qu'il était ressuscité et vivant. Finalement, Jacques devint l'un des chefs de l'Eglise de Jérusalem et écrivit un livre, l'épître de Jacques, qui s'ouvre sur ces mots: «Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ ... » Pour finir, Jacques mourut en martyr par lapidation sur ordre d'Ananias, le souverain sacrificateur (d'après Flavius Josèphe). Jacques s'était-il trompé? Non, la seule explication plausible est 1 Corinthiens 15:7: «Puis il apparut à Jacques».

Si la résurrection était un mensonge, les apôtres le savaient. Avaient-ils monté un canular colossal? Cette hypothèse serait en contradiction avec ce que nous savons de la qualité morale de leur vie. Ils condamnaient personnellement le mensonge et insistaient sur l'honnêteté. Ils encourageaient les gens à connaître la vérité. L'historien Edward Gibbon, dans son célèbre ouvrage Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain, donne la «moralité pure mais austère des premiers chrétiens» comme l'une des cinq raisons du rapide succès que connut le christianisme. Michael Green, directeur du St John's Collège à Nottingham, fait observer que la résurrection «fut la croyance qui changea des disciples au cœur brisé en ces témoins et martyrs courageux de l'Eglise primitive. Ce fut cette seule croyance qui sépara les disciples de Jésus des juifs, et les transforma en la communauté de la résurrection. L'on pouvait les mettre en prison, les battre de verges, les tuer, mais l'on ne pouvait les amener à renier leur conviction que le troisième jour, il ressuscita. »

Troisièmement, la conduite audacieuse des apôtres dès qu'ils furent convaincus de la résurrection rend improbable l'éventualité d'une fraude. Leur audace leur vint pratiquement du jour au lendemain. Après la résurrection, Pierre, qui avait renié Christ, se leva pour proclamer, malgré la menace de mort, que Jésus était vivant. Les autorités avaient beau arrêter les disciples de Christ et les battre, bientôt ils étaient de nouveau dans la rue, parlant de Jésus (Actes 5:40-42). Leurs amis remarquaient leur ardeur et leurs ennemis leur courage. Ils ne prêchaient pas non plus dans une ville obscure, mais à Jérusalem.

Les disciples de Jésus n'auraient pu braver la torture et la mort s'ils n'avaient été convaincus de Sa résurrection. L'unanimité de leur message et de leur ligne de conduite était stupéfiante. Pour tout groupe important, les risques d'une divergence de vues sont énormes, pourtant, tous étaient d'accord sur la vérité de la résurrection. Si c'étaient des mystificateurs, il est difficile d'expliquer comment pas un seul ne céda sous la pression.

Pascal, le philosophe français, écrit: «L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde. Qu'on la suive tout au long; qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le coeur des hommes penche étrangement vers la légèreté, le changement, les promesses, les biens. Si peu qu'un de ceux-là se soit démenti par tous ces attraits, et qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela.»

«Comment sont-ils devenus, presque du jour au lendemain, demande Michael Green, cette troupe indomptable d'enthousiastes qui bravèrent sur trois continents l'opposition, le cynisme, le ridicule, l'épreuve, la prison et la mort, en prêchant partout Jésus et la résurrection?»

Un auteur inconnu raconte d'une manière très descriptive les changements survenus dans la vie des apôtres: «Le jour de la crucifixion, ils étaient pleins de tristesse; le premier jour de la semaine, de joie. A la crucifixion ils étaient désespérés; le premier jour de la semaine, leur coeur rayonnait de certitude et d'espoir. Quand le message de la résurrection leur parvint pour la première fois, ils étaient incrédules et difficiles à persuader, mais une fois convaincus, ils ne doutèrent plus jamais. A quoi peut-on attribuer le changement prodigieux opéré chez ces hommes en si peu de temps? Le simple enlèvement du corps hors du tombeau n'aurait jamais pu transformer leur esprit et leur caractère. Trois jours ne suffisent pas pour faire naître une légende les affectant à ce point. Le processus de développement d'une légende demande du temps. C'est un fait psychologique qui exige une explication complète. Pensez au caractère des témoins, ces hommes et ces femmes qui donnèrent au monde l'enseignement éthique le plus élevé qu'il n'ait jamais connu et qui, même au dire de leurs ennemis, le pratiquaient dans leur propre vie. Pensez à l'absurdité psychologique consistant à imaginer une petite bande de poltrons vaincus, tapis un jour dans une chambre haute et transformés quelques jours plus tard en une compagnie qu'aucune persécution ne pouvait réduire au silence. Puis tenter d'attribuer ce changement spectaculaire à rien de plus convaincant qu'un misérable mensonge qu'ils auraient essayé d'imposer au monde! Cela n'aurait tout simplement aucun sens.»

Kenneth Latourette écrit: «Les effets de la résurrection et la venue du Saint-Esprit sur les disciples furent... d'une importance capitale. Des hommes et des femmes découragés, désillusionnés, qui se rappelaient tristement les jours où ils avaient espéré trouver en Jésus celui qui délivrerait Israël, étaient devenus une compagnie de témoins enthousiastes.»

Paul Little pose cette question. «Ces hommes qui contribuèrent à transformer la structure morale de la société, étaient-ils des menteurs invétérés ou des fous se berçant d'illusions? Cette alternative est plus difficile à croire que la réalité de la résurrection, et il n'y a pas l'ombre d'une preuve pour la soutenir.»

La constance des apôtres allant même jusqu'à la mort ne peut s'expliquer facilement. D'après l'Encyclopaedia Britannica, Origène rapporte que Pierre fut crucifié la tête en bas. Herbert Workman décrit en ces termes la mort de Pierre: «Ainsi, Pierre, comme notre Seigneur l'avait prophétisé, fut ceint par un autre, et mené à la mort, le long de la Voie aurélienne, en un lieu tout près des jardins de Néron, sur la colline du Vatican, où tant de ses frères avaient déjà souffert une mort cruelle. Sur sa propre requête, il fut crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de souffrir comme son Maître.»

Harold Mattingly, dans son traité d'histoire, écrit: «Les apôtres Pierre et Paul scellèrent leur témoignage de leur sang.» Tertullien a écrit: «Nul n'accepterait de mourir à moins de savoir qu'il possède la vérité.» Simon Greenleaf, professeur de droit à Harvard, qui a enseigné

pendant des années l'art de confondre un témoin et de déterminer si un témoin ment, conclut ainsi. «Les annales de la guerre militaire sont rarement à même de citer l'exemple d'une constance héroïque, d'une patience et d'un courage inébranlable égalant celui-là. Ils avaient tous les motifs possibles pour revoir soigneusement les fondements de leur foi, ainsi que les preuves des grands événements et vérités qu'ils affirmaient.»

Les apôtres traversèrent l'épreuve de la mort afin d'établir la véracité de ce qu'ils proclamaient. je crois que je peux me fier à leur témoignage davantage qu'à celui de la plupart des gens que je rencontre aujourd'hui, des gens qui ne sont pas prêts à traverser la rue pour la cause en laquelle ils croient; encore moins à mourir pour elle.

## **A QUOI BON UN MESSIE MORT?**

Bien des gens sont morts pour une bonne cause. Voyez l'étudiant de San Diego qui s'est immolé par le feu pour protester contre la guerre du Viêt-Nam. Au cours des années soixante, de nombreux bouddhistes se sont immolés par le feu afin d'éveiller l'attention mondiale sur l'Asie du Sud-Est.

Le problème des apôtres est que leur bonne cause mourut sur une croix. Ils croyaient que Jésus était le Messie. Ils ne pensaient pas qu'il puisse mourir. Ils étaient convaincus qu'il était celui qui établirait le royaume de Dieu et régnerait sur le peuple d'Israël.

Afin de comprendre la relation des apôtres avec Christ, ainsi que la raison pour laquelle la croix dépassait tellement leur entendement, il nous faut bien saisir quelle était l'attitude vis-à-vis du Messie, au temps de Christ.

La vie et l'enseignement de Jésus étaient en conflit flagrant avec la théorie messianique juive de l'époque. Dès l'enfance, un juif était élevé dans l'idée que lorsque le Messie viendrait, il serait un leader politique qui règnerait dans la victoire. Il libèrerait les juifs de la servitude et redonnerait à Israël la place qui lui revenait de droit. Un Messie souffrant était inacceptable et «complètement étranger à la conception juive de la qualité de Messie».

E. F. Scott décrit ainsi l'époque de Christ: «... cette période était celle d'une agitation intense. Les leaders religieux se montraient quasiment impuissants à réfréner l'ardeur du peuple, qui attendait partout l'apparition du libérateur promis. Cette atmosphère d'attente était sans nul doute exacerbée par les événements de l'histoire récente.

«Depuis plus d'une génération, les Romains avaient empiété sur la liberté des Juifs et leurs mesures de répression avaient redonné à l'esprit de patriotisme un élan plus farouche. Le rêve d'une délivrance miraculeuse et d'un roi messianique qui l'opérerait revêtait une signification nouvelle en ces temps critiques; mais en lui-même, il n'avait rien de nouveau. Derrière la fermentation dont nous trouvons l'évidence dans les Evangiles, nous pouvons discerner une longue période d'attente mêlée d'un espoir grandissant.

«Pour la grande masse des gens, le Messie demeurait ce qu'il avait été pour Esaïe et ses contemporains: le Fils de David qui apporterait la victoire et la prospérité à la nation juive. A la lumière des références de l'Evangile, l'on peut difficilement douter que la conception populaire du Messie était principalement nationale et politique.»

Joseph Klausner écrit: «De plus en plus, le Messie devenait non seulement un dirigeant politique remarquable, mais aussi un homme aux qualités morales remarquables.»

Jacob Gartenhaus cite les croyances juives prévalant au temps du Christ: «Les Juifs attendaient le Messie comme celui qui les délivrerait de l'oppression romaine... l'espoir messianique avait fondamentalement pour objet une libération nationale.»

La Jewish Encyclopaedia déclare que les Juifs «attendaient avec impatience le libérateur promis de la maison de David, qui les affranchirait du joug de l'usurpateur étranger haï, mettrait un terme à la domination romaine impie et établirait à la place son propre règne de paix et de justice. »

En ce temps-là, les juifs se réfugiaient dans le Messie promis. Les apôtres nourrissaient les mêmes croyances que les gens de leur entourage. Ainsi que l'affirme Millar Burrows, «Jésus était si différent de l'image que les juifs se faisaient du fils de David, que pour ses propres disciples, il fut presque impossible de voir le moindre lien entre leur idée du Messie et lui.» Les communications solennelles que Jésus fit à propos de sa crucifixion ne furent pas du tout favorablement accueillies par ses disciples (Luc 9:22). A. B. Bruce fait observer: «Ils avaient eu l'espoir, semble-t-il, qu'il se faisait une idée trop sombre de la situation et que ses appréhensions allaient se révéler sans fondement... un Christ crucifié était un scandale et une contradiction pour les apôtres, tout comme il continua de l'être pour la majorité des juifs après son ascension vers la gloire.»

Alfred Edersheim, ex-maître de conférences enseignant la Version des Septante à l'université d'Oxford, avait raison de conclure que «ce qui se différencie le plus de Christ était son époque».

Le Nouveau Testament révèle l'attitude des apôtres à l'égard de Christ: leur attente d'un Christ régnant. Jésus ayant dit à ses disciples qu'il devait se rendre à Jérusalem pour y souffrir, Jacques et Jean lui réclamèrent la promesse qu'ils pourraient s'asseoir, dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche (Marc 10:32-38). A quel type de Messie pensaient-ils? A un Messie souffrant, crucifié? Non: à un dirigeant politique. Jésus leur indiqua qu'ils se méprenaient sur ce qu'il allait faire; ils ne savaient ce qu'ils demandaient. Lorsque Jésus prédit sa passion et sa crucifixion, les douze apôtres furent incapables de se représenter ce qu'il voulait dire (Luc 18:31-34). Par leur héritage culturel et leur éducation, ils croyaient être sur une bonne affaire. Puis, ce fut le Calvaire. Tous les espoirs de voir en Jésus leur Messie s'évanouirent. Découragés, ils s'en retournèrent chacun chez soi. Toutes ces années perdues!

Le Dr George Eldon Ladd, qui enseigne le Nouveau Testament au séminaire de Fuller, écrit: «C'est aussi pourquoi ses disciples l'abandonnèrent quand il fut emmené captif. Leur esprit était si totalement imprégné de l'idée d'un Messie conquérant dont le rôle était de soumettre ses ennemis, que lorsqu'ils le virent brisé et sanglant sous les coups, prisonnier sans défense aux mains de Pilate, lorsqu'ils le virent emmené et cloué à une croix pour mourir comme un vulgaire criminel, tous leurs espoirs messianiques fondés sur Jésus s'écroulèrent. C'est un fait psychologique reconnu que nous n'entendons que ce que nous sommes préparés à entendre. Les prédictions de Jésus concernant ses souffrances et sa mort tombèrent dans les oreilles de sourds. Les disciples, malgré ses avertissements, n'y étaient pas préparés ... »

Mais quelques semaines après la crucifixion, en dépit de leurs doutes passés, les disciples étaient à Jérusalem et proclamaient que Jésus était le Sauveur et le Seigneur, le Messie des

juifs. La seule explication raisonnable de ce changement, se trouve en 1 Corinthiens 15:5: «Puis il apparut... aux douze.» Quelle autre cause pouvait avoir poussé les disciples découragés à souffrir et mourir pour un Messie crucifié? L'on doit admettre qu'effectivement, «avec plusieurs preuves, il se présenta vivant, après avoir souffert, et leur apparut pendant quarante jours» (Actes 1:3).

Oui, bon nombre de gens sont morts pour une bonne cause, mais la bonne cause des apôtres mourut sur la croix. Seuls la résurrection et le contact avec Christ qui s'ensuivit, convainquirent ses disciples qu'il était le Messie. Ils en attestèrent non seulement par leurs lèvres et par leur vie, mais par leur mort.

## SAVEZ-VOUS CE QUI ARRIVA A SAUL ?

Jack, l'un de mes amis, qui a fait des conférences dans maintes universités, fut un jour surpris en arrivant sur un campus. Il découvrit que les étudiants lui avaient organisé une discussion publique pour le soir même avec «l'athée de l'université». Son adversaire était un éloquent professeur de philosophie, un féroce antagoniste du christianisme. Jack devait parler le premier. Il exposa plusieurs preuves de la résurrection de Jésus et de la conversion de l'apôtre Paul, puis il donna son témoignage personnel sur la façon dont Christ avait changé sa vie lorsqu'il était étudiant à l'université.

Quand ce fut au professeur de parler, celui-ci se montra très nerveux. Il ne pouvait réfuter l'évidence de la résurrection, ni le témoignage personnel de Jack, aussi passa-t-il au sujet concernant la conversion radicale de l'apôtre Paul au christianisme. Son raisonnement était que «des personnes peuvent souvent se trouver à ce point engagées psychologiquement dans ce qu'elles combattent qu'elles finissent par y adhérer.» Là-dessus, mon ami sourit doucement et répondit:

- Vous feriez bien d'être prudent, Monsieur, ou vous risquez de devenir chrétien.

L'un des témoignages les plus influents en faveur du christianisme fut lorsque Saul de Tarse, probablement l'adversaire le plus acharné des chrétiens, devint l'apôtre Paul. Saul était un zélote hébreu, un leader religieux. Etant né à Tarse, il eut l'occasion de bénéficier de l'enseignement le plus poussé existant alors. Tarse était une ville universitaire connue pour sa culture et ses philosophes stoïciens. Strabon, le géographe grec, louait Tarse de ce qu'elle manifestait tant d'intérêt pour l'éducation et la philosophie.

Paul, ainsi que son père, possédait la citoyenneté romaine, un haut privilège. Il semblait fort versé dans la culture et la pensée hellénistiques. Il possédait une grande maîtrise de la langue grecque et se montrait habile dialecticien. Il citait des poètes et des philosophes obscurs:

Actes 17:28: «Car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. C'est ce qu'ont dit aussi quelques-uns de vos poètes: Nous sommes aussi de sa race (Aratus, Cleanthes)».

1 Corinthiens 15:33: «Ne vous y trompez pas: les mauvaises compagnies corrompent les bonnes moeurs (Ménandre).»

Tite 1:12: «L'un d'entre eux, leur propre prophète, a dit: Crétois toujours menteurs, méchants bêtes, ventres paresseux (Ephiménide).»

Paul avait reçu une éducation juive, commandée par les strictes doctrines des pharisiens. Vers quatorze ans, on l'envoya étudier sous la férule de Gamaliel, l'un des grands maîtres religieux de l'époque, le petit-fils de Hillel. Paul affirmait qu'il était non seulement pharisien, mais également fils de pharisiens (Actes 23-6). Il avait sujet de se glorifier: «dans le judaïsme, je surpassais beaucoup de ceux de mon âge, car j'avais un zèle excessif pour les traditions de mes pères» (Galates 1:14).

Si l'on veut comprendre la conversion de Saul, il est nécessaire de voir pourquoi il était si violemment anti-chrétien: la raison en était sa dévotion pour la loi juive. Voilà ce qui déclencha son irrépressible grief contre Christ et l'Eglise primitive.

Jacques Dupont écrit: «Ce qui blessait Paul dans le message chrétien, n'était pas l'affirmation que Jésus était le Messie (mais)... l'attribution à Jésus d'un rôle salvateur qui dérobaient à la loi toute sa valeur sur le plan du salut... (Paul était) violemment hostile à la foi chrétienne à cause de l'importance qu'il attachait à la loi en tant que moyen de salut.»

L'Encyclopaedia Britannica déclare que la nouvelle secte issue du judaïsme, dont les adeptes se donnaient le nom de chrétiens, attaquait l'essence même de l'éducation juive et des études rabbiniques de Paul. Exterminer cette secte devint sa passion (Galates 1-13). Aussi Paul commença-t-il sa poursuite à mort de «la secte des Nazaréens» (Actes 26:9-11). Il «ravageait» littéralement l'Eglise (Actes 8:3). Il se mit en route pour Damas avec des documents l'autorisant à se saisir des disciples de Jésus et à les ramener à Jérusalem pour comparaître devant le tribunal.

Puis, quelque chose arriva à Paul. «Cependant Saul, qui respirait encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, se rendit chez le souverain sacrificateur et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que s'il s'y trouvait quelques-uns, hommes ou femmes, qui suivent cette voie, il les amène liés à Jérusalem».

«Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre et entendit une voix qui lui disait: Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il répondit: Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur dit: Moi, je suis Jésus que tu persécutes, il te serait dur de regimber contre les aiguillons. Tout tremblant et stupéfait il dit: Seigneur, que veux-tu que je fasse? Alors le Seigneur lui dit: Lève-toi, entre dans la ville, et l'on te dira ce que tu dois faire. Les hommes qui voyageaient avec lui s'étaient arrêtés, muets de stupeur; ils entendaient la voix, mais ne voyaient personne. Saul se releva de terre, et, malgré ses yeux ouverts, il ne voyait rien; on le prit par la main pour le conduire à Damas. Il fut trois jours sans voir, et ne mangea ni ne but».

«Or, il y avait à Damas un disciple du nom d'Ananias. Le Seigneur lui dit dans une vision: Ananias! Il répondit: Me voici, Seigneur! Et le Seigneur lui dit: Lève-toi, va dans la rue appelée la droite, et cherche, dans la maison de Judas, un nommé Saul de Tarse. Car il prie et il a vu en vision un homme du nom d'Ananias, qui entrerait et lui imposerait les mains, afin qu'il recouvre la vue» (Actes 9:1-12).

A ce point, nous pouvons voir pourquoi les chrétiens craignaient Paul. Ananias répondit: «Seigneur, j'ai entendu dire par beaucoup combien de mal cet homme a fait à tes saints dans Jérusalem; et il a ici, de la part des principaux sacrificateurs, le pouvoir de lier tous ceux qui invoquent ton nom. Mais le Seigneur lui dit: Va, car cet homme est pour moi un instrument de

choix, afin de porter mon nom devant les nations et les rois, et devant les fils d'Israël; et je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom".

Ananias partit et, lorsqu'il fut arrivé dans la maison, il imposa les mains à Saul et dit: Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu sur le chemin par lequel tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli d'Esprit Saint. Au même instant, il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Il se leva et fut baptisé; et, après avoir pris de la nourriture, il retrouva ses forces (Actes 9:13-19a). Paul dit: «N'ai-je pas vu Jésus notre Seigneur?» (1 Corinthiens 9:1). Il comparait l'apparition que lui fit Jésus avec les apparitions de Christ à ses apôtres, après la résurrection. «Après eux tous, il s'est fait voir à moi» (1 Corinthiens 15:8).

Non seulement Paul a vu Jésus, mais il l'a vu d'une manière irrésistible. Il ne proclamait pas l'Evangile par choix, mais par nécessité. «Evangéliser n'est pas pour moi un sujet de gloire, car la nécessité m'en est imposée» (1 Corinthiens 9:16).

Remarquez que la rencontre de Paul avec Jésus et la conversion qui s'ensuivit furent soudaines et inattendues. «Tout à coup vers midi, une grande lumière venant du ciel resplendit autour de moi» (Actes 22:6). Paul n'avait pas la moindre idée de qui pouvait être cette personne céleste. L'annonce qu'il s'agissait de Jésus de Nazareth le laissa tremblant et stupéfait.

Peut-être ne connaissons-nous pas tous les détails, la chronologie ou la psychologie de ce qui arriva à Paul sur le chemin de Damas, mais nous savons ceci: tous les domaines de sa vie en furent radicalement affectés.

Premièrement, le caractère de Paul fut transformé de fond en comble. L'Encyclopaedia Britannica le décrit avant sa conversion comme un bigot intolérant, amer, persécuteur, orgueilleux et à l'humeur changeante. Après sa conversion, il est dépeint comme quelqu'un de patient, bienveillant, endurant et pratiquant le renoncement de soi. Kenneth Latourette dit: «Ce qui donna son sens à la vie de Paul, et sortit de l'ombre ce tempérament presque névrosé pour l'élever jusqu'à une influence durable, fut une expérience religieuse profonde et révolutionnaire. »

Deuxièmement, la relation de Paul avec les disciples de Jésus fut transformée. «Il resta quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas» (Actes 9:19). Et lorsque Paul alla vers les apôtres, il fut bien accueilli partout.

Troisièmement, le message de Paul fut transformé. Il aimait toujours son héritage juif, mais le cruel antagoniste qu'il était s'était mué en un protagoniste déterminé de la foi chrétienne. «Aussitôt, il se mit à prêcher Jésus dans les synagogues en disant que c'était le Fils de Dieu» (Actes 9:20). Les convictions intellectuelles de Paul avaient changé. Son expérience l'avait obligé à reconnaître que Jésus était le Messie, ce qui le mettait en conflit direct avec les idées messianiques des pharisiens. Sa nouvelle conception de Christ impliquait une totale révolution de sa pensée. Jacques Dupont fait très justement observer qu'«après avoir passionnément nié qu'un homme crucifié puisse être le Messie, Paul en vint à reconnaître que Jésus l'était effectivement et, par conséquent, repensa toutes ses idées messianiques.»

A présent, il pouvait comprendre que la mort de Christ sur la croix, qui apparaissait comme une malédiction de Dieu et une manière lamentable de finir sa vie, était en fait l'oeuvre de

Dieu, à travers le Christ, qui réconciliait le monde avec lui-même. Paul en vint à comprendre qu'à travers la crucifixion, Christ devint malédiction pour nous (Galates 3:13) et fut «fait péché pour nous» (2 Corinthiens 5:21). Au lieu d'une défaite, la mort de Christ était une grande victoire, couronnée par la résurrection. La croix n'était plus une «pierre d'achoppement», mais l'essence de la rédemption messianique de Dieu. La prédication missionnaire de Paul peut se résumer par ces mots: «Il expliquait et exposait que le Christ devait souffrir et ressusciter d'entre les morts. Et Jésus que je vous annonce, disait-il, c'est lui qui est le Christ» (Actes 17:3).

Quatrièmement, la mission de Paul fut transformée. D'ennemi des Gentils, il devint missionnaire chez eux. De zélateur juif, il devint évangéliste des Gentils. En tant que juif et pharisien, Paul regardait de haut les Gentils méprisés et les considérait comme inférieurs au peuple élu de Dieu. L'expérience de Damas le changea en un apôtre consacré dont la mission suprême tendait à aider les Gentils. Paul voyait, dans le Christ qui lui était apparu, le Sauveur de tous les peuples. Paul, de pharisien orthodoxe qu'il était, dont la mission était de sauvegarder un judaïsme strict, devint un propagateur de cette nouvelle secte révolutionnaire, le christianisme, à laquelle il s'était si violemment opposé. Il s'était produit un tel changement en lui que «tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'étonnement et disaient: «N'est-ce pas celui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquent ce nom, et n'est-il pas venu ici pour les emmener liés devant les principaux sacrificateurs?» (Actes 9:21).

L'historien Philip Schaff déclare: «La conversion de Paul marque non seulement un tournant dans son histoire personnelle, mais fit également époque dans l'histoire de l'Eglise apostolique, et par conséquent, dans l'histoire de l'humanité. Ce fut l'événement le plus fructueux depuis le miracle de la Pentecôte, et il assura la victoire universelle du christianisme.»

Au cours d'un déjeuner à l'Université de Houston, j'étais assis à côté d'un étudiant. Alors que nous discutons du christianisme, il déclara qu'il n'y avait aucune évidence historique en faveur du christianisme ou de Christ. C'était un étudiant en histoire, et je remarquai que l'un de ses livres était un manuel d'histoire romaine. Il reconnut qu'il s'y trouvait un chapitre consacré à l'apôtre Paul et au christianisme. Après avoir lu le chapitre en question, l'étudiant trouva intéressant le fait que la partie consacrée à Paul commençait par une description de la vie de Saul de Tarse et se terminait par une description de la vie de l'apôtre Paul. Dans l'avant-dernier paragraphe, le livre faisait observer que ce qui s'était passé entre les deux n'était pas très clair. Quand je m'en fus rapporté au livre des Actes et eus expliqué l'apparition de Christ à Paul après la résurrection, cet étudiant convint que c'était là l'explication la plus logique de la conversion de Saul. Plus tard, il accepta Christ comme son Sauveur.

Elias Andrews émet ce commentaire: «Beaucoup ont trouvé dans la transformation radicale de ce pharisien extrême l'évidence la plus convaincante de la vérité et de la puissance de la religion à laquelle il s'était converti, ainsi que de la valeur et de la place finales de la personne de Christ.» Archibald MacBride, professeur à l'Université d'Aberdeen, écrit de Paul: «A côté de ses réalisations, les exploits d'Alexandre et de Napoléon disparaissent dans l'insignifiance.» Clément dit que Paul «fut sept fois lié de chaînes, prêcha l'Evangile à l'Est et à l'Ouest, parvint aux confins de l'Occident et mourut en martyr».

Paul affirmait sans cesse que le Jésus vivant, ressuscité, avait transformé sa vie. Il était tellement convaincu de la résurrection de Christ d'entre les morts, que lui aussi mourut en martyr pour ses convictions.

Deux professeurs d'Oxford, Gilbert West et Lord Lyttleton, étaient décidés à détruire le fondement de la foi chrétienne. West allait démontrer que la résurrection était une croyance fallacieuse et Lyttleton allait prouver que Saul de Tarse ne s'était jamais converti au christianisme. Tous deux aboutirent à la conclusion inverse et devinrent d'ardents disciples de Jésus. Lord Lyttleton écrit: «La conversion et l'apostolat de Paul, dûment considérés, sont une démonstration suffisante pour prouver que le christianisme était une révélation divine.» Il conclut que si réellement Paul avait souffert et servi Christ pendant vingt-cinq ans, alors sa conversion était vraie, car tout ce qu'il fit commença par ce changement soudain. Si sa conversion était un fait authentique, Jésus Christ était ressuscité des morts; en effet, ce que Paul était et faisait, il l'attribuait à sa vision du Christ ressuscité.

## **PEUT-ON RETENIR UN HOMME DE BIEN?**

Un étudiant de l'Université d'Uruguay me dit:

-Professeur McDowell, pourquoi ne pouvez-vous réfuter le christianisme?

Je lui répondis:

- Pour une raison très simple: je suis incapable de donner une explication satisfaisante à un événement de l'histoire: la résurrection de Jésus Christ.

Après plus de sept cents heures passées à étudier ce sujet et à faire une investigation complète du fondement sur lequel il repose, j'en vins à la conclusion que la résurrection de Jésus-Christ est soit le canular le plus pervers, vicieux et inhumain jamais monté aux dépens de quelqu'un, soit l'événement le plus important de l'histoire.

La résurrection fait sortir du domaine de la philosophie la question «le christianisme est-il valable?» et en fait une question d'histoire. Le christianisme a-t-il une base historique acceptable? Disposons-nous de preuves suffisantes pour garantir la croyance en la résurrection?

Voici quelques faits touchant à la résurrection: Jésus de Nazareth, un prophète juif qui prétendait être le Christ annoncé par les Ecritures juives, fut arrêté, jugé comme criminel politique, puis crucifié. Trois jours après sa mort et son ensevelissement, quelques femmes, en allant au tombeau, constatèrent que son corps avait disparu. Ses disciples prétendirent que Dieu l'avait ressuscité des morts et qu'il leur était apparu plusieurs fois avant de remonter au ciel.

A partir de ce fondement, le christianisme se répandit à travers tout l'empire romain et continua d'exercer une grande influence à travers les siècles.

La résurrection a-t-elle vraiment eu lieu?

## **LA MISE AU TOMBEAU DE JESUS**

Le corps de Jésus, conformément aux coutumes juives, fut enveloppé d'une toile de lin. Environ cent livres d'aromates malaxées pour former une substance gommeuse furent appliquées sur le linceul entourant le corps.

Après cela, le corps fut placé dans une tombe taillée dans le roc et une pierre très grande (pesant approximativement deux tonnes) fut roulée au moyen de leviers contre l'entrée de la tombe.

Une garde romaine composée d'hommes entraînés à une stricte discipline fut mobilisée pour surveiller le tombeau. La crainte de la punition «produisait une attention sans faille au devoir, particulièrement lors des gardes nocturnes.» Cette garde apposa sur le tombeau les scellés romains, marque de l'autorité et du pouvoir romains. Les scellés avaient pour but de prévenir le vandalisme. Quiconque essayait de déplacer la pierre de l'entrée du tombeau, aurait brisé les scellés et par là même encouru les foudres de la loi romaine.

Mais le tombeau était vide.

## **LE TOMBEAU VIDE**

Les disciples de Jésus dirent qu'il était ressuscité des morts. Ils rapportèrent qu'il leur était apparu pendant une période de quarante jours, se montrant lui-même à leurs yeux par nombre de «preuves convaincantes» (certaines versions disent «preuves infaillibles»). L'apôtre Paul dit que Jésus apparut à plus de cinquante de ses disciples à la fois, dont la majorité étaient encore en vie et pouvaient confirmer ce que Paul avait écrit.

A. M. Ramsey écrit: «je crois en la résurrection, en partie parce que sans elle une série de faits seraient inexplicables.» La tombe vide était trop connue pour que le fait puisse être nié. Paul Althaus affirme que la thèse de la résurrection «n'aurait pu tenir un seul jour, une seule heure, à Jérusalem, s'il n'avait été de notoriété publique que le tombeau était vide.

Paul L. Maier conclut ainsi: «Si toute évidence est soigneusement et justement soupesée, nous sommes pleinement en droit de conclure, d'après les canons de la recherche historique, que le tombeau où Jésus fut enseveli était effectivement vide au matin de Pâques. Et pas le moindre élément de preuve n'a jusqu'à présent été découvert, dans les sources littéraires, l'épigraphie ou l'archéologie, qui réfuterait cette assertion. »

Comment peut-on expliquer la tombe vide? Est-il possible de l'imputer à une cause naturelle?

Sur le fondement d'une évidence historique irréfutable, les chrétiens croient que Jésus fut corporellement ressuscité dans le temps et dans l'espace par la puissance surnaturelle de Dieu. Les difficultés d'y croire peuvent être nombreuses, mais les problèmes inhérents au refus d'y croire impliquent des difficultés plus grandes encore.

Le spectacle que présentait le tombeau après la résurrection est significatif. Les scellés romains étaient brisés, ce qui automatiquement voulait dire la crucifixion, tête en bas, pour l'auteur du délit. La grande pierre avait été déplacée et non seulement ôtée de l'entrée, mais éloignée du sépulcre comme si elle avait été soulevée et emportée plus loin. La garde avait fui. Justin, dans son Digest 49.16 cite dix-huit fautes pour lesquelles une équipe de garde pouvait être mise à mort. Celles-ci incluaient le fait de s'endormir ou de laisser sa position sans surveillance.

Les femmes vinrent et trouvèrent la tombe vide; elles furent prises de panique et s'en retournèrent le dire aux hommes. Pierre et Jean coururent au tombeau. Jean y arriva le premier, mais il n'y entra pas. Il regarda à l'intérieur et vit les bandelettes, un peu aplaties,

mais vides. Le corps de Christ avait passé directement au travers, à une nouvelle existence. Admettons qu'il y a de quoi faire de quelqu'un un croyant, du moins sur le moment!

Les théories que l'on a avancées pour expliquer la résurrection par des causes naturelles sont faibles; en fait, elles contribuent plutôt à renforcer la confiance en la vérité de la résurrection.

### **ERREUR DE TOMBEAU?**

Une théorie émise par Kirsopp Lake présume que les femmes qui rendirent compte de la disparition du corps s'étaient trompées de tombeau. S'il en est ainsi, les disciples qui allèrent vérifier les dires des femmes se seraient nécessairement trompés, eux aussi. Nous pouvons être certains cependant, que les autorités juives qui avaient demandé cette garde romaine en faction devant le tombeau pour empêcher que l'on ne dérobe le corps, ne se seraient pas trompées d'endroit. Les gardes romains non plus, car ils s'y trouvaient bel et bien.

S'il avait été question d'une erreur sur la tombe, les autorités juives n'auraient pas perdu de temps pour produire le corps, étouffant ainsi pour toujours toute rumeur de résurrection.

Une autre tentative d'explication avance que les apparitions de Jésus après la résurrection étaient soit des illusions, soit des hallucinations. Cette théorie, qui n'est pas soutenue par les principes psychologiques gouvernant les apparitions hallucinatoires, ne coïncide pas non plus avec la situation historique, ni avec l'état d'esprit des apôtres.

Alors, où se trouvait le vrai corps, et pourquoi ne fut-il pas présenté?

### **LA THEORIE DE L'EVANOUISSEMENT**

Rendue populaire par Venturini il y a plusieurs siècles et souvent citée aujourd'hui, la théorie de l'évanouissement dit que Jésus n'est pas réellement mort; il s'est tout simplement évanoui d'épuisement et d'avoir perdu trop de sang. Tout le monde le croyait mort, mais plus tard, il revint à lui, ce que ses disciples prirent pour une résurrection.

Le sceptique David Strauss, qui ne croit pas en la résurrection, porta le coup de grâce à toute pensée selon laquelle Jésus serait revenu d'un évanouissement: «Il est impossible qu'un être sorti d'un sépulcre à la dérobée, à demi-mort, se traînant faible et malade, réclamant un traitement médical, ayant besoin de pansements et d'un fortifiant et qui céda finalement à la souffrance, ait pu donner à ses disciples l'impression qu'il était le Vainqueur de la mort et du tombeau, le Prince de la vie. Cette impression fut à la source de leur futur ministère. Un tel retour à la vie n'aurait pu qu'affaiblir l'impression qu'il avait produite sur eux par sa vie et par sa mort, ou au plus, lui conférer un ton élégiaque, mais n'aurait pu d'aucune façon changer leur tristesse en enthousiasme, élever leur respect jusqu'à l'adoration.

### **LE CORPS FUT-IL DEROBE?**

Une autre théorie soutient que le corps fut dérobé par les disciples pendant que les gardes dormaient. La dépression et la lâcheté des disciples fournissent un argument de poids contre l'idée qu'ils seraient tout à coup devenus assez braves et audacieux pour affronter devant la tombe un détachement de soldats et s'emparer du corps. Ils n'étaient pas moralement disposés à tenter pareil coup d'éclat.

J. N. D. Anderson fut autrefois doyen de la faculté de droit de l'Université de Londres, chef du département de loi orientale à l'École des Études orientales et africaines, et directeur de l'Institut des Hautes Études Légales à l'Université de Londres. Commentant la proposition selon laquelle les disciples auraient volé le corps de Christ, il dit: «Ce serait là une contradiction totale de tout ce que nous connaissons d'eux-. Leur enseignement éthique, leur qualité de vie, leur constance dans la souffrance et la persécution. Cela n'expliquerait pas non plus leur transformation spectaculaire; de fuyards abattus et découragés qu'ils étaient, ils devinrent des témoins qu'aucune opposition ne pouvait museler.»

La théorie voulant que les autorités juives ou romaines aient enlevé le corps de Jésus-Christ n'est pas un argument beaucoup plus raisonnable pour expliquer la tombe vide que son enlèvement par les disciples. Si les autorités avaient le corps en leur possession, ou savaient où il se trouvait, pourquoi, alors qu'à Jérusalem les disciples prêchaient la résurrection, n'ont-elles pas expliqué qu'elles l'avaient pris?

Si c'était le cas, pourquoi n'ont-elles pas dit exactement où se trouvait le corps? Pourquoi ne l'ont-elles pas déposé sur une charrette et promené jusqu'au centre de Jérusalem? Une telle action aurait signé la fin du christianisme.

Le Dr. John Warwick Montgomery émet ce commentaire: «Que les premiers chrétiens aient pu fabriquer une telle fable et la prêcher parmi ceux qui auraient facilement été en mesure de la réfuter par le simple fait de produire le corps de Jésus, passe les limites de la vraisemblance.»

## **L'EVIDENCE DE LA RESURRECTION**

Le professeur Thomas Arnold, auteur d'une célèbre Histoire de Rome en trois volumes et titulaire de la chaire d'histoire moderne d'Oxford, était très au courant de la valeur de l'évidence dans la détermination des faits historiques. Il a dit: «J'ai l'habitude, depuis des années, d'étudier l'histoire des temps révolus ainsi que d'examiner et de soupeser les dépositions de ceux qui l'ont écrite; je ne connais aucun fait, dans l'histoire de l'humanité, qui soit prouvé par une évidence meilleure et plus complète à tous égards pour l'entendement d'un investigateur honnête, que le grand signe que Dieu nous a donné, à savoir que Christ est mort et est ressuscité des morts.»

L'érudit anglais Brooke Westcott a dit: «Avec toutes les marques d'évidence réunies, il n'est pas trop fort de dire qu'il n'existe aucun événement historique mieux ni plus défendable que la résurrection de Christ. Rien, si ce n'est la présomption qu'elle devait être fausse, n'aurait pu suggérer l'idée d'une faille dans la preuve de cette résurrection.»

Le Dr. Simon Greenleaf fut l'une des plus hautes sommités américaines en matière légale. Il fut professeur de droit à l'Université Harvard et succéda à Joseph Story. H. W. H. Knotts, dans son Dictionnaire de la biographie américaine, dit de lui: «La Faculté de Droit de Harvard doit aux efforts de Story et de Greenleaf d'être parvenue à une position éminente parmi les facultés de droit des États-Unis.» Alors qu'il était professeur de droit à Harvard, Greenleaf écrivit un volume dans lequel il examina la valeur légale du témoignage des apôtres concernant la résurrection de Christ. Il fit observer qu'il aurait été impossible aux apôtres de «persister dans l'affirmation des vérités qu'ils avaient proclamées, si Jésus n'était pas réellement ressuscité des morts et s'ils n'avaient pas connu ce fait aussi sûrement qu'ils connaissaient n'importe quel autre fait.» Greenleaf conclut que la résurrection de Christ était

l'un des événements historiques les plus défendables, d'après les critères de la preuve légale appliqués dans les cours de justice.

Un autre juriste, Frank Morrison, entreprit de réfuter l'évidence de la résurrection. Il trouvait que la vie de Jésus était l'une des plus belles jamais vécues, mais pour ce qui était de la résurrection, il pensait que quelqu'un était venu apposer un mythe à la vie de Christ. Il projeta d'écrire un récit des derniers jours de Jésus. Bien sûr, il passerait sous silence la question de la résurrection. Il s'imaginait qu'une étude intelligente, et rationnelle de la vie de Jésus allait complètement discréditer la résurrection. Cependant, en abordant les faits avec sa formation légale, il dut changer d'avis. Finalement, il écrivit un best-seller, *Who Moved the Stone?* (Qui déplaça la pierre?) dont le premier chapitre s'intitulait «Le livre qui refusa d'être écrit»; les autres chapitres démontrent catégoriquement l'évidence de la résurrection de Christ.

George Eldon Ladd conclut ainsi: «La seule explication rationnelle de ces faits historiques est que Dieu ressuscita Jésus sous une forme corporelle.» Quelqu'un qui croit, aujourd'hui, en Jésus Christ, peut être parfaitement assuré, comme les premiers chrétiens, que sa foi est fondée non sur un mythe ou une légende, mais sur un solide fait historique: le Christ ressuscité et la tombe vide.

Le plus important, c'est que le croyant peut aujourd'hui connaître personnellement dans sa vie la puissance du Christ ressuscité. Avant tout, il peut savoir que ses péchés sont pardonnés. Deuxièmement, il peut avoir l'assurance de la vie éternelle et de sa propre résurrection hors du tombeau. Troisièmement, il peut être délivré d'une vie vide, dépourvue de sens et se voir transformé en une nouvelle créature en Jésus Christ.

Qu'avez-vous décidé? Que pensez-vous de la tombe vide? Après avoir examiné l'évidence de la résurrection d'un point de vue juridique, Lord Darling, ancien président du Tribunal du Banc du Roi, en Angleterre, concluait comme suit: «Il existe des preuves tellement irréfutables, positives et négatives, directes et indirectes, qu'aucun jury intelligent au monde ne pourrait manquer de rendre un verdict reconnaissant pour vraie l'histoire de la résurrection.»

## **LE VRAI MESSIE EST PRIÉ DE SE PRESENTER!**

Jésus-Christ pouvait produire différentes «attestations» pour appuyer sa prétention d'être le Messie, le Fils de Dieu. Dans ce chapitre, je voudrais traiter d'une «attestation» souvent négligée, l'une des plus significatives: l'accomplissement des prophéties dans sa vie.

Sans cesse, Jésus se réclamait des prophéties de l'Ancien Testament pour soutenir ses assertions concernant sa dignité de Messie. Galates 4:4 dit: «Mais lorsque les temps furent accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la loi.» C'est là une référence aux prophéties qui se sont accomplies en Jésus-Christ. «Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait» (Luc 24:97). Jésus leur dit: «C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous; il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes» (v. 44). Il dit: «Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit à mon sujet» (Jean 5:46). Il dit: «Abraham, votre père, a tressailli d'allégresse à la pensée de voir mon jour» (Jean 8:56). Les apôtres, les auteurs du Nouveau Testament, etc. en appelaient constamment aux prophéties accomplies pour soutenir les affirmations de Jésus se présentant comme le Fils de Dieu, le Sauveur, le Messie. «Mais Dieu a de la sorte accompli ce qu'il avait

annoncé d'avance par la bouche de tous les prophètes, c'est-à-dire les souffrances de son Christ» (Actes 3:18). «Paul y entra (dans la synagogue,) selon sa coutume. Pendant trois sabbats, il eut avec eux des entretiens, d'après les Ecritures (ce qui signifiait l'Ancien Testament); il expliquait et exposait que le Christ devait souffrir et ressusciter d'entre les morts. Et Jésus que je vous annonce, disait-il, c'est lui qui est le Christ» (Actes 17:2, 3). «Je vous ai transmis, avant tout, ce que j'avais aussi reçu: Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures (en d'autres termes, la mort de Christ avait été prophétisée dans l'Ancien Testament); il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures» (1 Corinthiens 15:3, 4).

Dans l'Ancien Testament, il y a soixante prophéties messianiques importantes, plus environ deux cent soixante-dix détails qui se sont réalisés en une seule personne, Jésus Christ. Il peut être utile de regarder toutes ces prédictions réalisées en Christ comme son «adresse». Vous n'avez probablement jamais considéré l'importance des détails de vos nom et adresse; pourtant, ces détails vous mettent à part des quatre milliards d'habitants de cette planète.

### **UNE ADRESSE DANS L'HISTOIRE**

Avec plus de détails encore, Dieu a donné une «adresse» dans l'histoire, afin de distinguer son Fils, le Messie, le Sauveur de l'humanité, de quiconque appartenant à l'histoire passée, présente ou future. Les éléments de cette «adresse» se trouvent dans l'Ancien Testament, un document écrit sur une période recouvrant plus de mille ans et qui contient plus de trois cents références à sa venue. Par le calcul des probabilités, pour que quarante-huit de ces prophéties s'accomplissent en une seule personne, nous trouvons seulement une chance sur 10.

La tâche de faire coïncider l'adresse de Dieu avec un homme est d'autant plus compliquée que toutes les prophéties concernant le Messie furent émises au moins quatre cents ans avant le moment où il devait paraître. Certains pourraient n'être pas d'accord et dire que ces prophéties ont été écrites après l'époque de Christ et fabriquées de manière à coïncider avec sa vie. Cela peut paraître plausible jusqu'à ce que l'on considère un fait: la version des Septante, la traduction grecque de l'Ancien Testament hébreu, fut effectuée autour des années 150 à 200 avant Jésus-Christ. Cette version grecque montre qu'il y a un intervalle d'au moins deux cents ans séparant le moment où les prophéties furent relatées et leur accomplissement en Christ.

Certainement, Dieu a écrit une «adresse», dans l'histoire, qui ne pouvait coïncider qu'avec le Messie. Environ une quarantaine d'hommes ont prétendu être le Messie des juifs. Mais un seul, Jésus-Christ, s'est référé aux prophéties accomplies pour soutenir ses prétentions, et seuls ses justificatifs les confirmaient.

Quels étaient quelques-uns de ces détails? Et quels étaient les événements devant précéder la venue du Fils de Dieu et coïncider avec elle?

Pour commencer, il nous faut remonter à Genèse 3:15. C'est là que nous trouvons la première prophétie messianique. Dans toute l'Ecriture, un seul homme est «né de la semence d'une femme» (tous les autres sont nés de la semence d'un homme). C'est celui qui devait venir dans le monde pour détruire les oeuvres de Satan («écraser sa tête»).

En Genèse 9 et 10, Dieu cerna «l'adresse» de plus près. Noé avait trois fils, Sem, Japhet et Cham. Aujourd'hui, l'on peut faire remonter la lignée de toutes les nations du monde à ces

trois hommes. Mais par la déclaration que l'on trouve ici, Dieu en élimine les deux tiers de la généalogie du Messie. Le Messie serait issu de la lignée de Sem.

Puis, nous arrivons à l'an 2000 avant Jésus-Christ où nous voyons que Dieu appelle un homme nommé Abraham hors de la ville d'Ur en Chaldée. Avec Abraham, Dieu devint encore plus précis, stipulant que le Messie serait l'un de ses descendants (Genèse 12.17, 22). Toutes les familles de la terre seraient bénies à travers Abraham. Abraham eut deux fils, Isaac et Ismaël, et de nombreux descendants d'Abraham furent éliminés quand Dieu choisit son second fils Isaac (Genèse 17.21).

Isaac eut deux fils. Jacob et Esaü. Dieu choisit la lignée de Jacob (Genèse 28; 35:10-12). Jacob eut douze fils d'où sont issues les douze tribus d'Israël. Ensuite, Dieu distingua la tribu de Juda comme celle qui enfanterait le Messie et élimina par là les onze tribus d'Israël. De toutes les familles de la tribu de Juda, la lignée d'Isaï fut le choix divin (Esaïe 11:1-5). L'on peut voir s'élaborer la probabilité.

Isaï eut huit enfants, et en 2 Samuel 7:12-16, ainsi qu'en Jérémie 23:5, Dieu élimina les sept huitièmes de la lignée d'Isaï: nous lisons que l'Homme de Dieu ne serait pas seulement de la semence d'une femme, de la lignée de Sem, de la race des juifs, de la lignée d'Isaac, de la lignée de Jacob, de la tribu de Juda, mais qu'il serait également de la maison de David.

Une prophétie datant de l'an 1012 avant Jésus-Christ (Psaume 22:6-18) prédit aussi que cet homme aurait les mains et les pieds percés (c'est-à-dire qu'il serait crucifié). Cette description fut faite 800 ans avant que la crucifixion ne soit introduite et appliquée par les Romains.

Esaïe 7:14 ajoute qu'il naîtrait d'une vierge: une naissance naturelle d'une conception surnaturelle, critère dépassant tout plan et tout contrôle humains. Plusieurs prophéties rapportées dans Esaïe et les Psaumes (Esaïe 8:14, 28:16, 49-6, 50:6, 52:53; Psaume 22:7, 8; 118:22) décrivent le climat social et les réactions que l'homme de Dieu allait rencontrer: son propre peuple, les juifs, le rejetterait et les Gentils croiraient en lui. Il aurait un précurseur (Esaïe 40:3; Malachie 3:1), une voix dans le désert, quelqu'un qui préparerait le chemin du Seigneur, un Jean-Baptiste.

### **TRENTE PIECES D'ARGENT**

Remarquez également les sept ramifications d'une prophétie (Zacharie 11: 11- 13) qui précise encore le drame. Ici, Dieu indique que le Messie (1) serait trahi, (2) par un ami, (3) pour trente pièces, (4) d'argent, que celles-ci seraient (5) jetées sur le sol (6) du temple et (7) utilisées pour acheter le champ d'un potier.

Dans Michée 5:2, Dieu élimina toutes les villes du monde et choisit Bethlehem, avec moins de mille habitants, comme lieu de naissance du Messie.

Puis, à travers une série de prophéties, il définit même à quelle époque il mettrait à part son Serviteur. Par exemple Malachie 3:1 et quatre autres versets de l'Ancien Testament (Psaume 118:26; Daniel 9:26; Zacharie 11:13; Aggée 2:7-9) situent la venue du Messie à une période où le temple de Jérusalem serait encore debout. Ce fait est d'une grande signification si l'on considère que le temple fut détruit en l'an 70 de notre ère et n'a pas été reconstruit depuis.

Sa lignée précise en quel lieu, à quelle époque et de quelle manière il naquit, les réactions des gens, la trahison dont il fut victime, de quelle manière il mourut. Ce sont là simplement quelques-uns parmi les centaines de détails qui ont constitué «l'adresse» permettant d'identifier le Fils de Dieu, le Messie, le Sauveur du monde.

### **OBJECTION: LA REALISATION DE TELLES PROPHETIES ETAIT PURE COINCIDENCE**

«Et alors! Quelques-unes de ces prophéties se sont réalisées pour Kennedy, King, Nasser et d'autres», me répliquera un critique.

Oui, l'on pourrait sans doute trouver qu'une ou deux de ces prophéties se sont accomplies en d'autres hommes, mais pas les soixante prophéties principales, ni les deux cent soixante-dix ramifications. En fait, si vous arrivez à trouver quelqu'un, en dehors de Jésus, chez qui se trouvent réalisées seulement la moitié des prédictions concernant le Messie, données dans l'ouvrage *Messiah in Both Testaments (Le Messie dans les deux Testaments)*, par Fred John Meldau, les éditions Christian Victory Publishing Company de Denver sont prêtes à vous verser une prime de mille dollars.

H. Harold Hartzler, de la Société scientifique américaine, dans la préface d'un livre de Peter W. Stoner écrit: «Le manuscrit de *Science Speaks (la Science parle)* a été soigneusement revu par un comité composé des membres de cette société et par son Conseil exécutif, et a été reconnu dans l'ensemble digne de foi et exact quant à la matière scientifique présentée. L'analyse mathématique qu'il inclut est basée sur des principes de probabilité parfaitement solides et le professeur Stoner a appliqué ces principes à bon escient et de manière convaincante.»

Les probabilités suivantes sont tirées de ce livre, dans le but de montrer que la coïncidence est régie par la science des probabilités. Stoner affirme que si l'on applique la science moderne des probabilités en référence à huit prophéties, «nous trouvons que les chances qu'il existe un homme qui ait vécu jusqu'à nos jours et qui remplisse ces huit prophéties est d'une sur 10». Cela voudrait dire qu'il existe une chance sur 100 000 000 000 000 000. Afin de nous aider à comprendre cette probabilité renversante, Stoner l'illustre en supposant que «nous prenions 10 dollars en argent et en recouvrons la surface du Texas. Ils couvriraient l'Etat tout entier sur une hauteur de soixante centimètres. Maintenant, faisons une marque sur l'un de ces dollars et mélangeons consciencieusement toute la masse, sur toute la superficie de l'Etat. Bandons les yeux à quelqu'un et disons-lui qu'il peut aller aussi loin qu'il veut, mais qu'il doit ramasser le dollar en argent marqué. Quelles seraient ses chances de trouver la bonne pièce? Exactement les mêmes chances qu'auraient les prophètes, en écrivant ces huit prophéties, de les voir se réaliser en n'importe quel homme depuis leur temps jusqu'à nos jours, en admettant qu'ils les aient écrites d'après leur propre sagesse.

«Donc, ou bien ces prophéties furent données par inspiration divine, ou bien les prophètes ne firent qu'exprimer ce qu'ils pensaient devoir écrire. Auquel cas les prophètes n'avaient qu'une chance sur 10 de les voir s'accomplir en un homme; pourtant, toutes s'accomplirent en Christ.

«Cela signifie que l'accomplissement même de ces huit prophéties prouve que Dieu en inspira la rédaction avec une précision à laquelle il ne manque qu'une chance sur 10 pour être absolue.»

## **AUTRE OBJECTION**

L'on objecte également que Jésus a délibérément fait en sorte de réaliser les prophéties juives. Cette objection semble plausible jusqu'au point où l'on s'aperçoit que de nombreux détails touchant à la venue du Messie échappaient totalement au contrôle humain. Par exemple, le lieu de naissance. J'entends d'ici Jésus dire, du ventre de Marie chevauchant son âne: «Maman, on n'y arrivera pas ... » Quand Hérode demanda aux principaux sacrificateurs et aux scribes: «Où le Christ doit-il naître?» Ils lui répondirent: «A Bethlehem en Judée, car c'est ce qui a été écrit par le prophète» (Matthieu 2:5). Le moment de sa venue. La manière dont il est né. La trahison de Judas et le prix de la trahison. La manière dont il est mort. La réaction des gens, les moqueries et les crachats, les regards des curieux. Le tirage au sort de ses vêtements. Sa tunique laissée intacte, etc. La moitié des prophéties échappe à toute possibilité d'intervention de sa part. Il ne pouvait faire en sorte de naître de la semence d'une femme, de la lignée de Sem, de la postérité d'Abraham, etc. Pas étonnant que Jésus et les apôtres en aient appelé aux prophéties accomplies pour appuyer sa prétention.

Pourquoi Dieu a-t-il fait tous ces efforts? Je crois qu'il voulait par là donner à Jésus-Christ toutes les «attestations» dont il aurait besoin lors de sa venue au monde. Cependant, la chose la plus fascinante sur Jésus-Christ, c'est qu'il est venu pour changer les vies. Lui seul a prouvé la véracité des centaines de prophéties de l'Ancien Testament qui décrivaient sa venue. Lui seul peut accomplir la plus grande de toutes les prophéties pour ceux qui veulent l'accepter: la promesse d'une vie nouvelle: «je vous donnerai un coeur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau... Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées; voici: toutes choses sont devenues nouvelles» (Ezéchiel 36:26; 2 Corinthiens 5:17).

## **N'Y AURAIT-IL PAS QUELQUE AUTRE MOYEN?**

Récemment, à l'université du Texas, un étudiant gradué s'est approché de moi et m'a demandé: «Pourquoi Jésus est-il le seul moyen d'accéder à une relation avec Dieu?» je venais de montrer que Jésus prétendait être le seul chemin vers Dieu, que le témoignage des Ecritures et des apôtres était digne de foi, et qu'il y avait une évidence suffisante pour que l'on mette sa foi en Jésus comme Sauveur et Seigneur. Pourtant, il posait la question: «Pourquoi Jésus? N'y a-t-il pas quelque autre moyen de relation avec Dieu? Qu'en est-il de Bouddha? De Mahomet? L'individu ne peut-il simplement vivre une vie honnête? Si Dieu est un Dieu aussi aimant, ne va-t-il pas accepter tous les gens exactement tels qu'ils sont?»

Un homme d'affaires m'a dit: «Manifestement, vous nous avez prouvé que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Mais n'y aurait-il pas également d'autres possibilités de relation avec Dieu, en dehors de Jésus?»

Les remarques ci-dessus sont représentatives des nombreuses questions que les gens se posent aujourd'hui, à savoir pourquoi il est nécessaire de s'en remettre à Jésus comme Sauveur et Seigneur pour avoir une relation avec Dieu et recevoir le pardon des péchés. J'ai répondu à l'étudiant que bien des gens ne comprennent pas la nature de Dieu. Habituellement, la question est ainsi formulée: «Comment un Dieu d'amour peut-il permettre qu'un individu pécheur aille en enfer?» Pour ma part, je la poserais comme suit: «Comment un Dieu saint et juste peut-il accepter un individu pécheur en sa présence?» Une méconnaissance de la nature profonde et du caractère de Dieu est à l'origine de tant de problèmes théologiques et éthiques.

Beaucoup de personnes voient Dieu comme un Dieu d'amour et ne vont pas plus loin. Dieu n'est pas seulement un Dieu d'amour, il est également un Dieu juste et saint.

A la base, c'est par ses attributs que nous connaissons Dieu. Un attribut n'est pas une partie de Dieu. Je croyais autrefois que si je prenais tous les attributs de Dieu: sa sainteté, son amour, sa justice, sa droiture et si je les additionnais, la somme totale obtenue serait égale à Dieu. Or, ce n'est pas vrai. Un attribut n'est pas une partie de Dieu, mais c'est quelque chose qui est vrai concernant Dieu. Par exemple, quand nous disons que Dieu est amour, nous ne voulons pas dire qu'une partie de Dieu est amour, mais que l'amour est quelque chose de vrai concernant Dieu. Lorsque Dieu aime, il est simplement lui-même.

C'est un problème qui s'est développé comme conséquence de la chute de l'humanité dans le péché. Dieu, de toute éternité, avait décidé de créer l'homme et la femme. Je crois que la Bible veut dire fondamentalement qu'il créa l'homme et la femme pour partager avec eux son amour et sa gloire. Mais quand Adam et Eve se rebellèrent et suivirent leur propre voie, le péché fit son entrée dans la race humaine. Dès lors, les individus devinrent pécheurs, c'est-à-dire séparés de Dieu. C'est là «l'embarras» où Dieu se trouva. Il a créé l'homme et la femme pour partager avec eux sa gloire, cependant ils méprisèrent son conseil, son commandement et choisirent de commettre le péché. Alors, il s'approcha d'eux, plein d'amour, pour les sauver. Or, parce qu'il n'est pas seulement un Dieu d'amour, mais un Dieu saint, juste et droit, sa nature même aurait détruit tout pécheur. La Bible dit: «Car le salaire du péché, c'est la mort.» Ainsi, Dieu se trouvait confronté à un problème.

Parmi la divinité: Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, une décision fut prise. Jésus, Dieu le Fils, revêtit la chair de l'homme. Il deviendrait l'homme-Dieu. Ceci est décrit en Jean 1 où il est dit que la Parole a été faite chair et a habité parmi nous. De même, dans Philippiens 2, il est écrit que le Christ Jésus s'est dépouillé lui-même et a pris la forme d'un homme.

Jésus était l'homme-Dieu. Il était homme autant que s'il n'avait jamais été Dieu, et autant Dieu que s'il n'avait jamais été homme. De son propre choix, il vécut une vie sans péché, obéissant pleinement au Père. Le verset «le salaire du péché, c'est la mort», ne s'appliquait pas à lui. Parce qu'il n'était pas seulement homme limité mais Dieu infini, il avait la capacité illimitée de prendre sur lui les péchés du monde. Lorsqu'il alla à la croix il y a presque deux mille ans, un Dieu saint, juste et droit déversa sa colère sur son Fils. Lorsque Jésus dit: «Tout est accompli», la nature juste et sainte de Dieu fut satisfaite. Nous pourrions dire qu'à cet égard Dieu fut «rendu libre» de traiter l'homme avec amour, sans avoir à détruire le pécheur, parce qu'à travers la mort de Jésus sur la croix, la nature juste de Dieu fut satisfaite.

Je pose souvent aux gens la question suivante: «Pour qui Jésus est-il mort?» Généralement ils répondent: «Pour moi,» ou «Pour le monde». A quoi je réplique: «Oui, c'est juste, mais pour qui d'autre Jésus est-il mort?» Habituellement, tous répondent: «je ne sais pas!» Je leur dis alors: «Pour qui Jésus est-il mort?» Généralement il est mort pour nous, mais également pour le Père. Ceci est décrit dans Romains 3 où il est question de la propitiation. Propitiation veut dire essentiellement satisfaction d'une exigence. Quand Jésus est mort sur la croix, il n'est pas seulement mort pour nous, mais il est mort pour satisfaire aux saintes et justes exigences de la nature profonde de Dieu.

Un incident qui eut lieu il y a plusieurs années en Californie, met en lumière ce que Jésus fit sur la croix pour résoudre le problème que posait à Dieu le péché de l'humanité. Une jeune

femme fut prise en flagrant délit d'excès de vitesse. On lui dressa un procès-verbal et elle comparut devant le juge. Le juge fit lecture de la citation et demanda «Coupable ou non coupable?» La femme répondit: «Coupable». Le juge abattit son marteau et rendit la sentence: cent dollars d'amende ou dix jours de prison. Puis une chose stupéfiante arriva. Le juge se leva, ôta sa robe, descendit, se tourna vers la cour, sortit son portefeuille et paya l'amende. Quelle en était l'explication? Le juge était son père. Il aimait sa fille, mais c'était un juge impartial. Sa fille avait enfreint la loi et il ne pouvait se contenter de lui dire: «Parce que je t'aime, je te pardonne. Tu es libre.» S'il l'avait fait, il n'aurait pas été un juge honnête. Il n'aurait pas fait respecter la loi. Mais il aimait tellement sa fille qu'il avait accepté d'ôter sa robe de juge, de descendre se présenter face à la cour afin de la représenter en tant que père et de payer son amende.

Cette illustration dépeint dans une certaine mesure ce que Dieu a fait pour nous au travers de Jésus-Christ. Nous avons péché. La Bible dit: «Le salaire du péché, c'est la mort.» Malgré son amour pour nous, Dieu devait abattre son marteau et rendre un verdict de mort, parce qu'il est un Dieu impartial et juste. Cependant, étant un Dieu d'amour, il nous a aimés au point d'accepter de descendre de son trône, de prendre la forme de l'homme Christ-Jésus et de payer le prix à notre place, qui était la mort de Christ sur la croix.

Sur ce point, beaucoup posent la question: «Pourquoi Dieu ne pouvait-il se contenter de pardonner?» Un administrateur d'une importante entreprise me dit une fois: «Mes employés font souvent des erreurs ou cassent quelque chose, et je leur pardonne, tout simplement.» Puis il ajouta: «Voudriez-vous me faire croire que je peux faire quelque chose d'impossible à Dieu?» Les gens ne se rendent pas compte du fait que là où il y a pardon, il y a paiement. Disons par exemple que ma fille casse une lampe. Je suis un père qui aime et qui pardonne, aussi je la prends sur mes genoux, l'embrasse et lui dis: «Ne pleure pas, mon trésor. Papa t'aime et te pardonne.» Habituellement, la personne à qui je cite cet exemple me dit: «Eh bien, c'est ce que Dieu devrait faire.» Alors, je pose la question: «Qui paie pour la lampe?» Le fait est que c'est moi. Il y a toujours un prix qui accompagne le pardon. Supposons que quelqu'un vous insulte en présence d'autres personnes et que plus tard, vous lui disiez généreusement: «je vous pardonne». Qui porte le prix de l'insulte? Vous. C'est ce que Dieu a fait. Dieu a dit: «je te pardonne». Mais il a accepté de payer lui-même le prix, par le moyen de la croix.

## **IL A CHANGE MA VIE**

Jésus-Christ est vivant. Le fait que je suis vivant et fais les choses que je fais est une preuve que Jésus-Christ est ressuscité des morts.

Saint Thomas d'Aquin écrivait: «Il y a en toute âme une soif de bonheur et d'un sens à la vie.» Adolescent, je voulais être heureux. Il n'y a rien de mal à cela. Je voulais être l'un des individus les plus heureux de toute la terre. Je voulais aussi un sens à ma vie. Je voulais trouver des réponses à mes questions: «Qui suis-je? Pourquoi donc suis-je ici? Où vais-je?» Plus encore, je voulais être libre. Je voulais être l'un des individus les plus libres de toute la terre. La liberté, pour moi, ne consiste pas à faire ce que l'on veut. Cela, tout le monde le peut, et quantité de gens le font. La liberté, c'est «avoir le pouvoir de faire ce que l'on sait devoir faire». La plupart des gens savent ce qu'ils devraient faire, mais ils n'en ont pas le pouvoir. Ils sont esclaves.

Ainsi, je me mis en quête de réponses. Il semble que presque tout le monde soit enrôlé dans quelque forme de religion, aussi je me dirigeai vers l'Église. Toutefois, je ne dus pas trouver

la bonne Eglise. Quelques-uns d'entre vous savent de quoi je parle. Je me sentais moins bien dedans que dehors. J'y allais le matin, j'y allais l'après-midi, et j'y allais le soir.

J'ai toujours été très pratique et quand quelque chose ne marche pas, je l'envoie promener. J'envoyai promener la religion. Tout ce que je n'y ai jamais gagné, ce sont les vingt-cinq centimes que je mis dans l'offrande et les trente-cinq centimes que je pris pour m'acheter une boisson glacée. C'est à peu près tout le bénéfice que bien des gens tirent de la «religion».

Je commençais à me demander si le prestige n'était pas la réponse. Devenir un leader, accepter une cause, s'y donner corps et âme et «être connu» devraient faire l'affaire. A la première université que je fréquentai, les chefs des étudiants tenaient les cordons de la bourse et profitaient de leur influence. Je me portai donc candidat à la présidence des étudiants de première année et je fus élu. C'était épatant de connaître tout le monde sur le campus, d'entendre tout le monde me dire: «Salut, Josh!», de prendre les décisions, de dépenser l'argent de l'université, l'argent des étudiants, d'avoir les conférenciers que je voulais. C'était magnifique, mais mon enthousiasme se dissipa bientôt, comme pour tout ce que j'avais essayé d'autre. Je me réveillais le lundi matin généralement avec un mal de tête, résultat de la nuit passée, et mon attitude s'exprimait ainsi: «La barbe! Encore cinq jours à tirer!» je me traînais du lundi au vendredi. Les moments de liesse tournaient autour de trois nuits par semaine: le vendredi, le samedi et le dimanche. Puis le cycle infernal recommençait.

Oh! A l'université je savais donner le change. On pensait que j'étais l'un des gars les plus heureux. Pendant les campagnes politiques, nous avions pour slogan. «Le bonheur, c'est Josh!» J'organisai plus de soirées qu'aucun autre avec l'argent des étudiants, mais jamais ils ne s'apercevaient que mon bonheur était semblable à celui de tant d'autres gens. Il dépendait des circonstances de ma vie. Si tout marchait à souhait, j'étais heureux. Si les choses n'allaient pas fort, je n'allais pas fort.

J'étais comme un bateau sur l'océan, ballotté au gré des vagues et des circonstances. Il y a un terme biblique pour décrire ce genre d'existence: l'enfer. Mais tout le monde semblait vivre de la même façon, et je ne connaissais personne qui puisse me dire comment vivre différemment, ni me donner la force de le faire. Je commençais à me sentir frustré.

Je soupçonne que peu de gens dans les universités et les grandes écoles de notre pays furent plus sincères que moi dans leur recherche d'un sens, de la vérité et d'un but dans la vie. Je n'avais encore rien trouvé, mais je n'en fus pas tout de suite conscient. A l'université, je remarquai un petit groupe: huit étudiants et deux professeurs dont la vie semblait différente. Ils avaient l'air de savoir pourquoi ils croyaient ce qu'ils croyaient. J'aime m'entourer de gens comme cela, peu m'importe qu'ils ne soient pas d'accord avec moi. Certains de mes amis les plus intimes sont opposés à certaines choses auxquelles je crois, mais j'admire un homme ou une femme de conviction. (Je n'en rencontre pas beaucoup, cependant quand j'en vois, je les admire.) C'est pourquoi je me sens parfois plus à l'aise avec certains leaders révolutionnaires qu'avec bien des chrétiens. Quelques-uns des chrétiens que je rencontre sont tellement insipides que je me demande si cinquante pour cent d'entre eux ne sont pas des chrétiens de mascarade. Toutefois, les personnes de ce petit groupe avaient l'air de savoir où elles allaient. C'est inhabituel parmi les étudiants universitaires.

Ces gens qui avaient commencé d'attirer mon attention ne se contentaient pas de parler d'amour. Ils étaient engagés. Les circonstances de la vie de l'université ne semblaient pas les affecter. Presque tous les autres semblaient dépassés par les événements. Une chose

importante que je remarquai, c'est qu'ils semblaient avoir un bonheur, un état d'esprit qui ne dépendaient pas des circonstances. Ils jouissaient apparemment d'une constante source de joie intérieure. Ils étaient heureux à vous rendre jaloux. Ils possédaient quelque chose que je n'avais pas.

Comme la plupart des étudiants, lorsque quelqu'un possédait quelque chose que je n'avais pas, je le voulais. C'est pour cette raison que dans les universités, l'on est obligé de mettre un antivol aux bicyclettes. Si l'éducation était véritablement la réponse, l'université serait probablement le groupe à la moralité la plus élevée qui soit, mais ce n'est pas le cas. Je décidai donc de me lier d'amitié avec ces personnes qui m'intriguaient.

Deux semaines après cette décision, nous étions tous assis autour d'une table, au cercle des étudiants, six étudiants et deux professeurs. La conversation commença à rouler sur Dieu. Si vous êtes quelqu'un qui manque d'assurance et que la conversation s'oriente vers Dieu, vous essayez de faire bonne contenance. Tout campus ou toute communauté a son esprit fort, un gars qui dit: «Peuh!... Le christianisme, ha! ha! C'est pour les femmelettes. Ce n'est pas intellectuel.» (Généralement, plus il parle fort, plus le vide est grand.)

Ils me mettaient mal à l'aise, aussi je finis par considérer l'une des étudiantes, - une jolie jeune fille (je croyais tous les chrétiens laids); je me renversai sur le dossier de ma chaise pour ne pas laisser supposer que j'étais intéressé et demandai:

- Dites-moi, qu'est-ce qui a changé votre vie? Pourquoi êtes-vous si différents des autres étudiants, des leaders du campus, des professeurs? Pourquoi?

Cette jeune fille devait avoir une immense conviction. Elle me regarda droit dans les yeux, sans sourire et prononça deux mots que je n'aurais jamais pensé entendre présenter comme éléments de solution dans une université. Elle dit.

- Jésus-Christ.

Je rétorquai:

- Oh! Pour l'amour de Dieu, épargnez-moi ces fadaises. J'en ai assez de la religion, j'en ai assez de l'Eglise, j'en ai assez de la Bible. Epargnez-moi ces balivernes sur la religion.

- Mon cher, je n'ai pas dit la religion, riposta-elle. J'ai dit Jésus-Christ.

Elle soulignait quelque chose que je ne savais pas. Le christianisme n'est pas une religion. La religion, c'est la tentative humaine de se frayer un chemin jusqu'à Dieu par nos bonnes oeuvres. Le christianisme, c'est Dieu venant vers les hommes et les femmes à travers Jésus-Christ, et leur offrant une relation avec lui-même.

Il y a probablement dans les universités, plus que partout ailleurs, des gens entretenant de fausses conceptions du christianisme. Dernièrement, j'ai rencontré un maître-assistant qui fit cette réflexion, lors d'un séminaire de gradués: «Quiconque pénètre dans une église devient un chrétien.» je lui rétorquai: «Est-ce qu'entrer dans un garage fait de vous une auto?» Il n'y a aucun rapport. Un chrétien, c'est quelqu'un qui met sa confiance en Christ.

Mes nouveaux amis me mirent au défi d'examiner intellectuellement les affirmations suivantes: que Jésus-Christ est le Fils de Dieu; que revêtant la chair d'un homme, il vécut parmi des hommes et des femmes bien réels et mourut sur la croix pour les péchés de l'humanité; qu'il fut enseveli et ressuscita trois jours après, et qu'il pouvait changer la vie de quelqu'un au vingtième siècle.

Je pensais que c'était une farce. En fait, je pensais que la plupart des chrétiens étaient des idiots ambulants. J'en avais rencontrés. J'avais l'habitude d'attendre qu'un chrétien prenne la parole en classe afin de pouvoir le déchirer à belles dents et battre à plate couture le malheureux professeur. Je m'imaginai que si un chrétien possédait une cellule cérébrale, elle mourrait de solitude. Voilà toute l'idée que je m'en faisais.

Cependant, ces gens-là ne cessaient de me défier. A la fin, j'acceptai de relever le défi, mais uniquement par orgueil, dans l'intention de les réfuter. Or, je ne savais pas qu'il existait des faits. Je ne savais pas qu'il y avait une évidence que l'on pouvait évaluer.

Finalement, mon esprit parvint à la conclusion que Jésus-Christ devait être ce qu'il prétendait être. En fait, mes deux premiers livres eurent pour toile de fond ma décision de réfuter le christianisme. Ne le pouvant pas, je finis par devenir chrétien. J'ai passé treize années à me documenter sur les raisons pour lesquelles je crois que la foi en Jésus-Christ est intellectuellement possible.

Toutefois, en ce temps-là se posait pour moi un sérieux problème. Mon esprit me disait que tout cela était vrai, mais ma volonté me poussait dans une autre direction. Je découvris que devenir chrétien portait un coup fatal à l'ego. Jésus-Christ lança un défi direct à ma volonté: celui de lui faire confiance. Permettez-moi de le paraphraser: «Depuis longtemps je me tiens à la porte, et je ne cesse de frapper. Si quelqu'un entend que je l'appelle et s'il ouvre la porte, j'entrerai» (Apocalypse 3:20). Cela m'était égal qu'il ait marché sur les eaux ou changé l'eau en vin. Je ne voulais pas d'un trouble-fête. Je ne pouvais m'imaginer plus sûr moyen de gâcher du bon temps. Voilà donc mon esprit me disant que le christianisme était vrai, alors que ma volonté était ailleurs.

Chaque fois que j'étais en compagnie de ces chrétiens enthousiastes, le conflit commençait. S'il vous est arrivé de vous trouver avec des gens heureux quand vous vous sentez vous-même misérable, vous comprenez à quel point ils peuvent vous ennuyer. Ils étaient tellement heureux et moi si misérable que je me levais généralement pour sortir en courant du cercle des étudiants. J'en arrivai au point de me coucher à dix heures du soir sans pouvoir m'endormir avant quatre heures du matin. Je savais que je devais débarrasser mon esprit de ces choses si je ne voulais pas perdre la tête! J'avais l'esprit très ouvert; pas assez cependant pour laisser ma cervelle prendre le large.

Mais étant donné mon ouverture d'esprit, le 19 décembre 1959, à 20 heures 30, au cours de ma seconde année d'université, je devins chrétien.

Quelqu'un me demanda: «Comment le sais-tu?» je lui répondis: «J'y étais. Ça a changé ma vie.» Ce soir-là, je priai. Je dis quatre choses pour établir une relation avec le Christ ressuscité, vivant, qui depuis a transformé ma vie.

Premièrement, je dis: «Seigneur Jésus, merci d'être mort sur la croix pour moi.» Deuxièmement, je dis: «je te confesse ces choses, dans ma vie, qui ne te plaisent pas, et je te

demande de me pardonner et de me laver.» (La Bible dit: «Quand bien même tes péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme neige.») Troisièmement, je dis: «En cet instant même, de mon mieux, je t'ouvre la porte de mon coeur et de ma vie et m'en remets à toi pour être mon Sauveur et mon Seigneur. Prends le contrôle de ma vie. Change-moi de fond en comble. Fais de moi le genre de personne que tu m'avais destiné à être quand tu m'as créé.» La dernière chose que je dis dans ma prière fut: «Merci d'entrer dans ma vie par la foi.» C'était une prière fondée non sur l'ignorance, mais sur l'évidence, sur les faits historiques et sur la Parole de Dieu.

Je suis sûr que vous avez entendu différentes personnes religieuses parler de leur «vision». Eh bien, après ma prière il ne se passa rien, absolument rien. Il ne m'est toujours pas poussé des ailes. En fait, après avoir pris cette décision, j'eus la sensation d'aller plus mal. J'avais littéralement envie de vomir. Je me sentais malade jusqu'aux entrailles. «Oh! Non, dans quel guêpier t'es-tu fourré, maintenant?» me demandais-je. J'avais vraiment l'impression d'avoir sauté à l'eau sans savoir nager (et je suis sûr que d'autres l'ont aussi pensé!).

Je peux vous dire une chose: je mis six mois à un an et demi pour découvrir que je n'étais pas en train de me noyer. Ma vie était réellement changée. Au cours d'une discussion où je faisais part au directeur du département d'histoire d'une université du Middle-West du changement survenu dans ma vie, celui-ci m'interrompit et me dit: «McDowell, êtes-vous en train d'essayer de nous faire croire que Dieu a effectivement changé votre vie, en plein vingtième siècle? Dans quels domaines?» Quarante-cinq minutes plus tard, il me disait: «Très bien, cela me suffit.»

L'un des domaines dont je lui parlai était mon agitation. J'avais besoin d'être constamment occupé. Il fallait que j'aille chez mon amie ou ailleurs discuter un bon coup. Je traversais le campus, et mon esprit n'était qu'un tourbillon de conflits s'entrechoquant. Je m'asseyais et tentais d'étudier ou de réfléchir, mais j'en étais incapable. Pourtant, quelques mois après m'être décidé pour Christ, une sorte de paix de l'esprit se mit à grandir en moi. Ne vous méprenez pas. Je ne parle pas d'une absence de conflits. Ce que je trouvai dans cette relation avec Jésus n'était pas tant une absence de conflits que l'aptitude d'en venir à bout. Je n'aurais échangé cela contre rien au monde.

Un autre domaine qui commença à changer fut mon mauvais caractère. Autrefois, je prenais la mouche pour un simple regard de travers. Je porte encore des cicatrices pour avoir failli tuer un homme lors de ma première année d'université. Mon caractère faisait tellement partie intégrante de moi-même que je ne cherchais pas consciemment à le changer. J'en arrivais à exploser avant d'avoir su pourquoi! Depuis, en quatorze ans, je ne me suis emporté qu'une seule fois.

Il y a un autre domaine dont je ne suis pas fier. Mais je le cite parce que quantité de gens ont besoin du même changement dans leur vie, et que j'ai trouvé la source de tout changement: une relation avec le Christ ressuscité et vivant. Ce domaine, c'est la haine. J'avais accumulé beaucoup de haine dans ma vie. Ce n'était pas quelque chose qui se manifestait extérieurement, mais c'était une sorte de grincement intérieur. Je m'irritais contre les gens, les choses, les problèmes. Comme tant d'autres personnes, j'éprouvais un sentiment d'insécurité. Chaque fois que je rencontrais quelqu'un de différent de moi, il devenait pour moi une menace.

Mais je haïssais un homme plus qu'aucun autre au monde, mon père. Je ne pouvais le sentir. Pour moi, c'était le soûlard du village. Si vous habitez une petite ville et que l'un des vôtres est alcoolique, vous savez de quoi je parle. Tout le monde le sait. Mes amis venaient au lycée et plaisantaient à propos de mon père qu'ils avaient vu en ville. Ils ne pensaient pas que cela me touchait. J'étais comme les autres, riant extérieurement, mais laissez-moi vous dire qu'au fond de moi je pleurais. Il m'arrivait de me rendre à l'étable et d'y trouver ma mère si sauvagement battue qu'elle ne pouvait se relever et restait étendue dans le fumier, derrière les vaches. Lorsque des amis venaient à la maison, je faisais sortir mon père, le ligotais dans l'étable et garais la voiture derrière le silo à grains. Nous disions à mes amis qu'il avait dû partir. Je ne crois pas que l'on puisse haïr quelqu'un plus que je ne haïssais mon père.

Après ma décision pour Christ peut-être cinq mois plus tard, un amour venant de Dieu à travers Jésus-Christ pénétra ma vie et fut si fort qu'il prit cette haine et la retourna sens dessus dessous. Je fus capable de regarder mon père droit dans les yeux et de lui dire: «Papa, je t'aime». Je le pensais vraiment. Après certaines des choses que j'avais faites, cela le secoua.

Lorsque je changeai pour une université privée, je fus victime d'un grave accident d'auto. Le cou en extension, je fus ramené à la maison. Je n'oublierai jamais mon père entrant dans ma chambre. Il me demanda: «Fils, comment peux-tu aimer un père tel que moi?» je lui dis: «Papa, il y a six mois, je te méprisais.» Puis, je partageai avec lui mes conclusions concernant Jésus-Christ: «Papa, j'ai laissé Christ entrer dans ma vie. Je ne peux pas entièrement l'expliquer, mais le résultat de cette relation est que je peux aimer et accepter non seulement toi, mais les autres, tels qu'ils sont.»

Quarante-cinq minutes plus tard, l'une des plus grandes joies de ma vie se produisit. Quelqu'un de ma propre famille, quelqu'un qui me connaissait assez pour que je ne puisse lui jeter de la poudre aux yeux, me dit: «Fils, si Dieu peut faire dans ma vie ce que je l'ai vu faire dans la tienne, je veux lui en donner l'occasion» et là, sur-le-champ, mon père pria avec moi et se donna à Christ.

Généralement, les changements s'opèrent sur plusieurs jours, semaines ou mois, voire sur une année. Ma vie fut transformée en l'espace d'environ six mois à un an et demi. La vie de mon père fut transformée juste sous mes yeux. Ce fut comme si quelqu'un avait tendu la main pour allumer une ampoule. Je n'ai jamais vu de changement aussi soudain, ni avant, ni après. Depuis lors, mon père ne toucha qu'une seule fois au whisky. Il le porta jusqu'aux lèvres et n'alla pas plus loin. Je suis arrivé à une conclusion: une relation avec Jésus-Christ change les vies.

Vous pouvez rire du christianisme, vous pouvez vous en moquer et le ridiculiser, mais il est efficace. Il change les vies. Si vous mettez votre confiance en Christ, commencez à observer vos attitudes et vos actes, car Jésus-Christ travaille à changer les vies.

Le christianisme n'est pas quelque chose que l'on fait avaler de force aux gens ou qu'on leur impose. Vous avez votre vie à vivre; tout ce que je peux faire, c'est de vous dire ce que j'ai appris; il vous appartient de décider.

La prière que j'ai faite vous aidera peut-être: «Seigneur, j'ai besoin de toi. Merci d'être mort sur la croix pour moi. Pardonne-moi et lave-moi. Je t'accepte comme Sauveur et Seigneur. Fais de moi le genre de personne que tu voulais que je sois. Au nom de Jésus. Amen.»

## Questions

Chers lecteurs,

C'est avec un très grand plaisir que nous vous offrons cet exemplaire du livre «Bien plus qu'un charpentier ». Nous vous souhaitons une agréable lecture. Nous serions très heureux et intéressés de connaître votre opinion à propos de ce livre. Si vous désirez nous en faire part vous pouvez répondre aux questions qui vous sont proposées ci-dessous :

1. Quels sont les attributs de Jésus selon la Bible et que peut-on en conclure ? (page 7)  
.....  
.....
2. Quelles sont les sept prophéties bibliques qui parlent de la trahison de Jésus par l'un de ses proches ? (page 104)  
.....  
.....
3. Quelle est la probabilité pour que les quarante huit prophéties soient réalisées par une seule et même personne ? (pages 101 - 104)  
.....  
.....
4. Quelle était la réaction des juifs après que Jésus a guéri le paralytique ? selon l'Evangile (Jean 5 : 7-18)  
.....  
.....
5. Quelle a été la réaction des juifs face aux déclarations de Jésus ? A votre avis quelle est la cause de cette réaction ? selon l'Evangile, (Jean 20:28)  
.....  
.....
6. Qu'est-ce que Thomas a dit à Jésus ? selon l'Evangile, (Jean 20 :28)  
.....  
.....
7. De quoi parlent ces prophéties bibliques données des centaines d'années avant Jésus.  
Prophétie d'Esaïe 7:14 : Il sera né d'une.....

Prophétie dans Michée 5 : 1 : Il sera né dans la ville de.....

8. Sur quoi repose notre confiance à propos du témoignage des disciples de Jésus, sur son identité en tant que Fils de Dieu, et sur la réalité de sa résurrection ? (selon le cinquième chapitre)

.....  
.....

9. Quels privilèges obtiendriez-vous en acceptant Jésus comme sauveur ? Répondez à cette question en vous basant sur les 4 lois spirituelles

.....  
.....

10. Quelles sont vos propres impressions sur ce livre et quel est l'impact sur votre propre vie ?

.....  
.....  
.....